

choisir

revue culturelle
n° 529 – janvier 2004



Œcuménisme,
chemin risqué



*Dieu éternel et miséricordieux
Toi qui es un Dieu de paix,
d'amour et d'unité,
nous te prions, Père,
et nous te supplions
de rassembler par ton Esprit Saint
tout ce qui s'est dispersé,
de réunir et de reconstituer
tout ce qui s'est divisé.*

*Veuille nous accorder
de nous convertir à ton unité,
de rechercher ton unique
et éternelle Vérité,
et de nous abstenir
de toute dissension.*

Martin Luther



choisir

n° 529 – janvier 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : P. Emonet, Léman, février 1999
p. 19 : Pierre Pittet
p. 23 : Warner Bros

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Une tension féconde <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
La « re-prise » <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Eglises	9
L'eucharistie, une impasse œcuménique ? <i>par Pierre Emonet</i>	
Eglises	14
Renouveler la paroisse <i>par Claude Ducarroz</i>	
Société	17
En prison et en quête de sens. Une interview de N. Desboeufs, aumônier <i>par Lucienne Bittar</i>	
Cinéma	22
Blessures d'enfance <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	25
Littérature et sacré. Sept chemins, sept poètes <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Lettres	29
Charles Maurras, l'indomptable <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	33
L'Eglise au cœur du soupçon <i>par Albert Longchamp</i>	
Livres ouverts	37
Commentaires de la Bible <i>par Joseph Hug</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
La grande trahison <i>par Pascal Décaillet</i>	

Une tension féconde

L'expérience religieuse est éminemment personnelle. Chacun connaît le secret de sa relation à Dieu et le garde jalousement, suprême exigence de liberté. Personne n'accepte qu'un intrus ne se glisse entre lui et son Dieu : il en va du sens de l'existence et du destin éternel. Toute ingérence est ressentie comme le pire des viols, celui qui attente aux racines mêmes de l'être et du salut, au point que même celui qui prétend parler au nom de Dieu est farouchement tenu à l'écart du jardin secret. Et avec raison. Lorsque des clercs plus zélés que bien inspirés ont fourragé dans les consciences, les fidèles ont fui pour se réfugier dans un individualisme têtu, à bonne distance de l'appareil religieux. Ce réflexe de santé mériterait un brin d'attention de la part des sociologues qui scrutent les obscurs motifs de l'individualisme religieux contemporain.

Il a pourtant fallu la médiation d'une communauté pour que la bonne nouvelle du Christ parvienne jusqu'à nous, une réalité incarnée, à la fois historique, avec tout ce que cela représente d'aléas, et spirituelle, dans la mesure où elle est habitée par l'Esprit. Si une Eglise est souvent un ensemble d'institutions, de paroles humaines, de hiérarchies suspectes, de rites et d'enseignements périmés, elle reste envers et contre tout une communauté habitée par l'Esprit, le corps du Christ porteur d'une parole de vie dans le concret de l'histoire. La tentation est grande de l'adorer, pour se rassurer, ou de l'évacuer, pour sauvegarder la pureté de l'expérience religieuse personnelle. Chaque siècle a engendré des bons apôtres qui s'y sont employés avec plus ou moins de bonheur, sans jamais réussir totalement.

Un homme religieux, qui rejette l'idolâtrie, ne peut s'identifier sans autre avec un système ni avec une personne. L'institution a commis trop de fautes pour qu'on puisse la confondre avec le Christ. Mais le croyant va de l'avant dans la conviction que l'Esprit qui l'habite est plus grand que les frontières visibles des Eglises et qu'aucune

structure humaine ne peut en rendre fidèlement compte. Entre l'expérience intérieure de Dieu qui se passe de toute médiation et l'institution qui parle de Dieu, il y a une inévitable distance. La tension est normale ; elle est même programmée dès les débuts de l'Eglise, lorsque Pierre et Paul se disputaient au sujet des observances de la loi.

L'Eglise vit de ce que l'Esprit inspire à ses membres. Chaque expérience spirituelle est une grâce qui lui est offerte, à charge de la vérifier tout en prenant bien soin de ne pas l'éteindre (1 Th 5,19). Aussi, dans l'Eglise du Christ, tout esprit a droit de cité aussi longtemps qu'il n'est pas prouvé qu'il s'agit d'un mauvais esprit, incompatible avec celui du Christ. Telle est la condition de la croissance et du progrès de l'Eglise. Mais comment recevra-t-elle ces grâces, si personne n'ose les manifester parce qu'on impose le silence ou qu'on fait la sourde oreille ?

On peut se demander si l'individualisme que déplorent actuellement les Eglises ne trouve pas une partie de son explication dans le manque d'attention, dans l'hostilité ou du moins l'indifférence que l'institution affiche envers l'expérience religieuse des fidèles, pour privilégier de façon massive une parole officielle, souvent très formelle et si peu incarnée. La révélation chrétienne a franchi un seuil définitif avec le Christ, mais elle ne s'achèvera qu'avec l'histoire de l'humanité, même si certains théologiens ont décidé qu'elle s'est terminée avec la mort du dernier apôtre.

Le lecteur pourra s'interroger en parcourant ce numéro de « choisir ». Qu'il s'agisse de l'éclatement des Eglises en d'innombrables petits groupes, de la vitalité des paroisses, des écrivains convertis qui campent en marge des Eglises sans y entrer ou des pratiques œcuméniques, la question mérite d'être posée.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Les Suisses et la prêtrise

Un sondage réalisé par l'Institut LINK auprès de 607 personnes pour l'hebdomadaire *Coopération* montre que l'opinion publique suisse est en train d'évoluer concernant le statut du prêtre. Après les décisions des Synodes catholiques de Lucerne, Saint-Gall et Bâle, le sondage révèle que 79 % des Suisses sont d'avis que l'Eglise catholique devrait abolir l'obligation du célibat pour ses prêtres et 62 % sont favorables à l'accession des femmes au sacerdoce. Une récolte de signatures contre le célibat obligatoire des prêtres et pour l'ordination des femmes a du reste été lancée récemment dans les milieux catholiques saint-gallois.

■ Info

Génocide des Arméniens

La Suisse a fait un pas vers la reconnaissance officielle du génocide des Arméniens commis par la Turquie en 1915. Plusieurs interventions parlementaires allant dans ce sens ont été rejetées ces dernières années. Relevant qu'aucune procédure pénale n'a jusqu'à présent été menée à son terme contre ses auteurs, les trois Eglises nationales suisses ont déclaré que « l'offense envers nos frères et sœurs arméniens doit cesser, en leur rendant justice ». Vivre dans la vérité historique de ces pages sombres « apportera une contribution essentielle à la prévention des génocides. (...) Car laisser impuni un massacre perpétré par un Etat, c'est ouvrir la porte à la récurrence ». Les Eglises se sont donc engagées en faveur de cette reconnaissance et ont appelé les parlementaires fédéraux à soutenir le postulat du conseiller natio-

nal fribourgeois Dominique de Buman. Elles ont été entendues : la chambre du peuple a reconnu, le 16 décembre, la réalité historique du génocide. Ankara a aussitôt réagi, menaçant la Suisse de mesures de rétorsions.

■ Info

Le pape et la peine de mort

Jean Paul II a encouragé le 30 novembre la relance de la campagne contre la peine de mort, initiative de la Communauté de San't Egidio. Si 112 pays ont aboli la peine de mort, celle-ci est encore maintenue dans 83 Etats. Or, rappelle M. Marazziti, porte-parole de San't Egidio, « le système judiciaire n'est jamais infaillible et la peine de mort est un instrument de justice irréversible : l'homme ne peut pas enlever ce qu'il ne peut restituer ». (www.santegidio.org.)

■ Info

Catholiques en Finlande

Les 90 % des 5 millions d'habitants de la Finlande sont des luthériens. Le christianisme a gagné la Finlande au XI^e siècle ; le catholicisme a disparu avec la Réforme, pour refaire surface avec l'armée polonaise dans la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est dans ces années-là que fut construite la cathédrale d'Helsinki. Aujourd'hui, la Finlande compte 8200 catholiques, répartis en sept paroisses, pour une vingtaine de prêtres. Cette Eglise est soutenue par la Propaganda Fide, la Congrégation romaine pour l'évangélisation des peuples, et par l'Eglise allemande. Car gérer aussi peu d'ouailles sur un territoire aussi grand n'est pas

chose aisée. « A Tampere, raconte le Père Peter Gebara, j'allais jusqu'à faire des voyages de 500 km pour rencontrer des groupes de fidèles. Désormais j'en parcours seulement 250... »

■ Info

Jésuites de Taiwan

Les jésuites de Taiwan ont lancé un nouveau mensuel d'opinion en chinois, baptisé *Renlai*, « Flûte de l'humanité ». La revue abordera des questions sociales, économiques, politiques et religieuses, afin de développer un débat au sein du monde chinois. Elle travaillera en synergie avec d'autres revues jésuites, spécialement avec *Etudes*.

■ Info

Crise politique au Sénégal

La politique au Sénégal traverse une crise morale. Depuis octobre, le pays vit quotidiennement au rythme des dénonciations, des attaques et contre-attaques entre les partis politiques au pouvoir et ceux dans l'opposition. L'opposition dénonce la violence physique exercée par le gouvernement envers ses adversaires politiques, une gestion trop personnelle du pouvoir par le président Abdoulaye Wade et son accaparement des médias publics ; le pouvoir fustige de son côté la violence verbale de l'opposition. Cette situation est critiquée par de nombreux imams, qui estiment que la population est prise en otage.

Les tidjanes, la confrérie musulmane la plus nombreuse et la plus modérée, se sont inquiétés de cette tension. Abdoul Aziz Sy junior, porte-parole du khalife général, a appelé à une concertation

entre chefs religieux sénégalais pour « sauver le pays ». « L'heure est grave, il y a une crise morale au Sénégal et trop d'invectives entre acteurs politiques... Il n'y a pas de respect mutuel et la liberté de ton peut mener à l'anarchie. Les acteurs politiques se distinguent par des querelles stériles au lieu de mener des actions concrètes permettant d'améliorer les conditions de vie des populations. » Pour lui, seule une concertation religieuse peut tirer d'affaire le pays. L'Eglise catholique a aussi appelé les politiciens à un débat politique « civilisé ».

■ Info

Téléfilm chinois sur un jésuite

Joseph Castiglione s.j. (1688-1766), un missionnaire jésuite italien du XVIII^e siècle qui fut un des peintres attirés des empereurs de Chine, va faire l'objet d'un téléfilm chinois, qui sera diffusé sur les écrans de télévision chinoise en 2004. La société Hunan TV & Broadcast Intermediary Co. Ltd., basée dans le Hunan, assure la production de ce téléfilm.

Le religieux italien, Lang Shining de son nom chinois, travailla pendant cinquante ans pour les empereurs Kangxi et Yongzheng, sous la dynastie des Qing (1644-1912). Il était réputé pour ses peintures de chevaux et pour les portraits qu'il fit des membres de la famille impériale. Ce frère jésuite, né à Milan, arrivé à Macao en 1715, gagna Pékin où il apprit la peinture traditionnelle chinoise et les canons esthétiques de la noblesse de l'époque. Il développa alors un nouveau style de peinture, alliant les caractéristiques de l'art occidental à celles de l'art oriental.

 ■ Opinion

Dérapages de jeux vidéos

Un jeu vidéo produit par la compagnie américaine Rockstar Games a suscité l'indignation et la colère de l'ensemble de la communauté haïtienne. *Grand Theft Auto Vice City* place le joueur dans la peau d'un criminel chargé de récupérer de la drogue. Pour Sam Houser, président de la compagnie productrice, ce qui est « extraordinaire » dans ce jeu, c'est la variété des activités offertes au joueur : « Au cœur de l'univers du crime, il peut se battre, tirer, tuer, conduire des voitures, acheter de la drogue autant qu'il veut. » On appréciera ... Le jeu développe en sus les instincts « racistes » des joueurs - de type « caucasiens » pour la plupart ? - car les « cibles à abattre » sont « d'infects » trafiquants, membres de gangs de Haïtiens et de Cubains.

Le premier ministre haïtien Yvon Neptune estime que la commercialisation de ce jeu est « un affront au peuple haïtien à la veille du bicentenaire de l'indépendance du pays ». Il a lancé un appel à la mobilisation en Haïti et à l'étranger pour amener les distributeurs à retirer ce jeu de la vente. Pour l'anthropologue haïtien Henry Frank, interviewé sur CBS, « ce jeu n'est pas simplement raciste mais aussi dangereux, car il pourrait inspirer des âmes déséquilibrées à appliquer le message du jeu vidéo ».

La réaction des Haïtiens est salubre. Si les pressions montent d'un cran, contre ce jeu ou d'autres, producteurs et distributeurs se rendront à l'évidence que l'on ne peut pas produire n'importe quoi, n'importe comment, sous prétexte que c'est ludique. Une tendance aussi ancienne que l'existence des jeux informatiques. En 1991, un jeu de « stratégie » faisait fureur, chez

les pseudos intellectuels entre autres : des soldats américains (dont le joueur était bien sûr le commandant) guerroyaient contre des Irakiens au Koweït... Alors que certains mourraient sous les bombes, dans la peur et dans une effroyable douleur, d'autres s'amusaient à en larguer virtuellement, admirant l'efficacité de leur esprit perspicace. Prise de distance ou de pouvoir, le procédé est intolérable.

Lucienne Bittar

 ■ Info

Censure en Tunisie

La deuxième phase du Sommet de l'information aura lieu en 2005 en Tunisie, alors même que la liberté d'expression y est régulièrement bafouée. A l'occasion de la visite d'Etat de Jacques Chirac à Tunis, les 3 et 4 décembre, Reporters sans frontières a demandé au président français, dans une lettre officielle, d'user de toute son influence auprès de son homologue tunisien pour qu'une presse libre et indépendante puisse voir le jour : « Vous ne pouvez plus feindre de croire que le régime tunisien est un régime libre et démocratique sous prétexte d'intérêts économiques et sécuritaires. Nous vous demandons, à vous qui vous présentez souvent comme un proche du président Ben Ali, d'obtenir des garanties sur la liberté de la presse, inexistante dans ce pays, et sur une réelle indépendance de l'audiovisuel, récemment ouvert au secteur privé », a écrit Robert Ménard, secrétaire général de Reporters sans frontières.

Le 7 novembre, jour de la célébration du seizième anniversaire de son accession au pouvoir, le président Ben Ali a en effet annoncé l'ouverture de l'audiovisuel au secteur privé et le démarrage

immédiat de la première station de radio privée, *Mosaïque FM*. L'association Reporters sans frontières déclare qu'elle sera particulièrement vigilante sur la mise en application des promesses du président tunisien, notamment quant à la possibilité de créer des chaînes de télévision. L'organisation attend par ailleurs une plus grande circulation des informations sur Internet, toujours placé sous un étroit contrôle des autorités. Enfin, elle rappelle que deux journalistes sont toujours emprisonnés en Tunisie : Hamadi Jebali, directeur de l'hebdomadaire *Al Fajr*, organe officieux du mouvement islamiste Ennahda, incarcéré depuis 1991, et Abdallah Zouari, un journaliste d'*Al Fajr*, condamné le 8 octobre à une peine cumulée de treize mois de prison ferme, alors qu'il sortait de onze ans d'emprisonnement.

■ Info

Risques à l'exportation

La Déclaration de Berne (DB) s'oppose au projet, actuellement en consultation, d'élargir la garantie contre les risques à l'exportation (GRE) aux acheteurs privés. Pour mesurer les risques, la GRE se contentait jusqu'à présent d'évaluer des banques, en s'appuyant sur des organismes internationaux d'évaluation. La nouvelle entité de droit public devrait à l'avenir examiner aussi les risques de défaut de paiement de la part de clients privés d'entreprises suisses qui ne disposent pas de garanties bancaires. La DB estime que cette révision de la loi portera préjudice au principe de subsidiarité : « En élargissant la palette de risques couverts par l'assurance publique, la Confédération prend la place d'assurances privées. Elle devient ainsi encore davantage que par

le passé un instrument permettant de transférer des risques du privé au public », constate Jean-Claude Huot, du secrétariat romand de la DB.

■ Info

Téléthon, polémique

L'action de l'Association française contre les myopathies (AFM), qui organise chaque année le Téléthon, est critiquée par certains chercheurs. L'AFM a présenté comme un succès thérapeutique la naissance d'enfants en parfaite santé, suite à des diagnostics préimplantatoires (DPI). Or le DPI est un tri embryonnaire qui permet de réimplanter un embryon sain et de supprimer ceux qui sont malades. Jacques Testart l'a souligné : « La mise en scène triomphaliste de victoires toujours promises sur le malheur est un argument qui ne correspond pas à la rigueur scientifique. Le Téléthon a d'abord présenté des enfants myopathes, appelant à la solidarité des téléspectateurs. Après quelques années, on a pu voir apparaître à l'écran des enfants heureux d'être normaux, dont l'existence était annoncée comme consécutive à la générosité du public : ces « bébéthons » étaient en réalité les survivants du diagnostic prénatal, lequel les avait démontrés normaux in utero malgré leur conception par des couples à risques. »

Autre sujet de querelle, les questions d'argenterie. Les ressources dont dispose l'AFM « lui confèrent un pouvoir absolu, sans contreponds pour permettre aux scientifiques d'aller dans des directions différentes », estime Yezekiel Ben Ari, directeur de l'Institut de neurobiologie de la Méditerranée. « Tous les jeunes veulent faire de la biologie moléculaire, car c'est là où il y a les crédits. »

La « re-prise »

Chaque année c'est la même chose. Après les fêtes, c'est la reprise. Et je ne sais jamais trop bien comment empoigner la chose... La « re-prise »...

Parfois j'ai le sentiment de me retrouver sur le tatami et de devoir enchaîner les prises de judo, avec l'agenda, les obligations que j'avais si bien pu oublier pendant la pause des fêtes. Parfois cela ressemble plus à une prise de tabac, toute de sérénité. Mais jamais encore une « re-prise » n'a ressemblé à la précédente, même si toutes avaient comme un petit goût de défi et d'inquiétude. C'est plus fort que moi, j'essaie toujours de m'imaginer où j'en serai dans une année. Evidemment, cela n'a pas de sens, les surprises de la vie sont trop nombreuses, mais on ne se refait pas. L'envie de contrôler ce qui va arriver est la plus forte, malgré l'expérience répétée que l'avenir ne se laisse pas dompter.

Pourtant, ce qui s'est développé au fil des expériences, c'est la conviction que le véritable enjeu n'est pas tant l'année qui s'annonce, même si elle comprend parfois de grands défis, mais l'instant présent. Je n'ai guère de prise sur ce qui va se passer lors des douze prochains mois. Bien sûr, ils réserveront leurs surprises de joies, de peines, de soucis et d'espoirs. Ils seront peut-être plus faciles que les précédents, peut-être pas. Ce dont je suis sûr, c'est que j'ai bien davantage d'influence sur la journée qui se déroule maintenant, et peut-être aussi sur celle de demain.

Oser empoigner ces petites choses du quotidien qui me paraissent tellement banales que j'ai envie de les négliger, ou que je grossis tellement qu'elles sont propulsées dans un avenir le plus lointain possible, c'est peut-être cela le vrai « combat ». Il n'est pas très glorieux, c'est vrai. Il ne procure guère d'éloges de l'entourage. Il semble aller de soi, être le même pour tous. Et pourtant, personne mieux que moi n'en mesure les efforts, les défis, les inquiétudes. C'est mon combat.

Et plus que tout autre, mon quotidien est lieu de rencontres avec celles et ceux qui croisent ma route, avec Dieu. Pour ces rencontres il ne faut souvent pas grand-chose, simplement être là. Pas toujours évident, ni agréable, mais c'est là et là seulement que se déroule la vie ; pas dans le passé ressassé, pas dans l'avenir inaccessible, mais dans l'instant intensément vécu.

Finalement, ce que je nous souhaite à tous en ce début d'année est d'oser nous achopper à ce présent qui trop souvent nous échappe, parce que trop ordinaire ou impressionnant. Là est le vrai défi.

Bruno Fuglistaller s.j.

L'eucharistie

Une impasse œcuménique ?

● ● ● Pierre Emonet s.j.

De la longue encyclique de Jean Paul II sur l'eucharistie, l'opinion publique n'a pratiquement retenu que l'interdiction de l'hospitalité eucharistique et quelques questions de discipline. L'encyclique a été fort mal reçue par les milieux œcuméniques, qui craignent que les accords doctrinaux auxquels on était parvenu ne soient à la longue remis en question si le dialogue n'aboutit pas à des résultats plus concrets pour les relations entre les Eglises. « L'horloge œcuménique est retardée », a déclaré l'Institut de recherche interconfessionnelle de Bensheim, en Allemagne. Si l'encyclique de Jean Paul II met l'accent sur les divergences qui existent encore entre les confessions, elle ne nous enferme pas dans une impasse. Le pape parle au niveau institutionnel, prenant acte des divisions qui existent encore, attirant l'attention sur certaines dérives et sur des pratiques aberrantes. Seule une lecture superficielle peut y voir un frein à l'œcuménisme.

Le mode de présence du Christ dans l'eucharistie (la présence *réelle*) ne semble plus être un problème majeur. Beaucoup de protestants partagent aujourd'hui la même foi que les catholiques, à savoir que le Christ est bel et bien présent dans l'eucharistie - *réellement*, disent les catholiques - et pas

seulement l'objet d'un souvenir. En 1973 déjà, le Groupe des Dombes publiait un accord entre catholiques et protestants dans lequel on lisait : « Nous confessons unanimement la présence réelle, vivante, agissante du Christ dans ce sacrement. »¹

Il est vrai qu'au niveau institutionnel, des incertitudes subsistent sur la manière dont est conçue cette présence par certaines communautés protestantes. Dans son rapport concernant une consultation du COE à l'occasion du *Document de Lima* (avril 1986), la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) écrit : « Christ, Seigneur crucifié et ressuscité, est présent dans la Sainte Cène. Il est présent en vertu de l'Esprit Saint si le repas est célébré dans l'obéissance à ses directives » (p. 53). Par contre, le pain et le vin qui restent après la distribution ne sont que du pain et du vin (p. 56), une conception qui ne concorde pas avec la foi catholique, pour laquelle le Christ est objectivement présent dans les espèces consacrées aussi longtemps que le pain et le vin subsistent. La présence sacramentelle ne dépend pas de la foi des chrétiens, elle n'est pas subjective. Il faut reconnaître que depuis cette déclaration, les Eglises protestantes n'ont guère évolué. Elles campent sur leurs positions. Face à ces divergences, l'encyclique rappelle l'enseignement du concile de Trente sur la présence réelle et son explication par la

L'encyclique de Jean Paul II sur l'eucharistie ne conduit nullement à une impasse œcuménique comme le laisse entendre une lecture superficielle. Si elle était nécessaire pour éviter des abus et contenir une certaine anarchie, elle n'exclut pas des solutions pastorales adaptées à des circonstances particulières.

1 • *Vers une même foi eucharistique ?*, Les Presses de Taizé, 1973, p. 21.

notion de *transsubstantiation* qui agace toujours les protestants. Il faut alors leur rappeler que si le concile de Trente a défini la présence réelle, la notion de *transsubstantiation* ne fait pas l'objet de la définition.

Sacrement de l'ordre

La principale pierre d'achoppement est certainement le refus de l'hospitalité eucharistique, c'est-à-dire la possibilité pour les fidèles d'une confession de communier à l'eucharistie célébrée dans une autre confession. Si dans certains cas bien précis on peut admettre que des orthodoxes ou des protestants reçoivent la communion catholique, il n'y a pas de réciprocité parfaite. Un catholique pourra dans certains cas recevoir la communion lors d'une liturgie orthodoxe, mais jamais au cours d'une Sainte Cène protestante.

La raison avancée par l'encyclique est double : le protestantisme n'a pas conservé le sacrement de l'ordre et il a rompu la communion ecclésiale. Or les deux constituent une condition absolue pour que l'eucharistie célébrée par une communauté chrétienne soit l'eucharistie instituée par le Christ.

Le sacrement de l'ordre d'abord. Instituée au Cénacle, l'eucharistie a été confiée aux Apôtres. Elle doit donc être célébrée conformément à la foi des Apôtres. Or l'Eglise continue à être enseignée, sanctifiée et dirigée par les Apôtres, grâce à leurs successeurs, le collège des évêques, assisté par les prêtres, en union avec le successeur de Pierre. « Succéder aux Apôtres implique nécessairement le sacrement de l'ordre, à savoir la suite ininterrompue des ordinations épiscopales valides, remontant jusqu'aux origines » (n° 28). Cette affirmation a des conséquences

pratiques à forte portée œcuménique. Même si la communauté exerce le sacerdoce en participant à l'offrande de l'eucharistie, c'est toujours un prêtre ordonné qui doit présider la célébration, car l'eucharistie est un don fait à la communauté des disciples, un don qui vient du Christ. Une communauté ne se donne pas l'eucharistie, elle ne peut que la recevoir du Christ qui est sa tête. C'est précisément ce que signifie l'ordination sacerdotale : la communauté reçoit le corps livré et le sang versé à travers une longue chaîne qui, par la succession épiscopale, remonte jusqu'aux Apôtres et au Christ. Ce qui fait dire au pape : « Le ministère des prêtres qui ont reçu le sacrement de l'ordre manifeste que l'eucharistie qu'ils célèbrent est un don qui dépasse radicalement le pouvoir de l'assemblée » (n° 29).

Cette insistance sur la nécessité du prêtre ordonné semble minimiser un peu le sacerdoce de la communauté dont parle la première *Lettre* de Pierre (1 P 2,9-10). Le ministère n'est pas au-dessus ni au-delà de la communauté, il en fait partie intégrante, au point qu'en célébrant, le ministre ordonné est toujours un concélébrant : « Le prêtre ne consacre pas seul, il n'offre pas seul, mais toute l'assemblée des croyants consacre et offre avec lui » (Guéric, XII^e siècle).² Pour Prosper d'Aquitaine (390-455), le ministère ordonné n'existe qu'en fonction du ministère du peuple pris globalement : « C'est tout le peuple chrétien qui est sacerdotal. »

2 • PL 85,87. Cf. aussi le cérémonial de l'ordination épiscopale dans la *Tradition apostolique d'Hippolyte*, n° 2.

La deuxième raison pour refuser l'hospitalité eucharistique est le manque de communion ecclésiale de la part des communautés issues de la Réforme, une communion qui est à la fois *invisible* et *visible*. *Invisible* dans la mesure où il s'agit de l'union de chaque chrétien avec Dieu, de la foi au Christ, de l'action du Saint-Esprit qui nous lie au Père et entre nous avec le Christ. Elle suppose la foi, l'espérance et la charité, la grâce, une vie conforme à l'enseignement du Christ, etc. Elle est invisible, parce qu'elle est le secret des consciences. Mais la communion ecclésiale est aussi *visible*, parce qu'elle s'exprime à travers les liens extérieurs que sont le baptême, la communion dans la doctrine des Apôtres, dans les sacrements, dans l'ordre hiérarchique. Une assemblée eucharistique réunit toujours des baptisés, qui sont en communion avec l'évêque, principe visible et témoin de l'unité d'une Eglise particulière, et le Pontife romain, garant visible de l'unité de l'Eglise universelle.

Pour la théologie catholique, cette succession épiscopale qui manque dans les communautés ecclésiales issues de la Réforme du XVI^e siècle fait « qu'elles n'ont pas conservé la substance propre et intégrale du mystère eucharistique » (Vatican II, *Décret sur l'œcuménisme*, n° 22). L'eucharistie présuppose la communion et la consolide, elle ne peut pas en être le point de départ.

Pour le protestantisme, la tradition apostolique et la succession épiscopale ne coïncident pas nécessaire-

ment, aussi rejette-t-il toute interprétation qui lie la fidélité à la tradition apostolique, à l'unité de l'Eglise et à la succession apostolique par le truchement des évêques.³ L'exécutif de la FEPS le déclare clairement dans un communiqué publié en réponse à l'encyclique où il rappelle les fondements de la conception protestante de la Cène et de l'Eglise.⁴

La Fédération luthérienne mondiale (FLM) a déclaré qu'il n'existe aucune raison théologique suffisante pour interdire l'hospitalité eucharistique entre protestants et catholiques, et trois instituts européens de recherche œcuménique - entre autres un catholique - ont affirmé que « même s'il existe encore des divergences sur la question du ministère, une convergence a été obtenue sur les principes de base qui rend l'hospitalité eucharistique possible ».⁵

Des exceptions

Des principes énoncés, l'encyclique tire quelques directives disciplinaires qui semblent, à première vue, remettre en cause des pratiques devenues traditionnelles dans bien des paroisses à l'occasion de fêtes fédérales, de grandes manifestations ou dans certains cultes à l'armée : les célébrations œcuméniques de la Parole, des prières avec des chrétiens appartenant aux communautés ecclésiales issues de la Réforme ou la participation à leur service liturgique ne doivent pas remplacer la messe dominicale (n° 30).

Il ne s'agit pas ici d'une affirmation de foi mais d'une norme disciplinaire. Même s'il constitue une obligation grave, le précepte dominical n'est pas absolu ; il admet des exceptions, comme le rappelle le *Catéchisme de l'Eglise catholique* (n° 2181) citant le Droit canon

3 • Cf. FEPS, *loc. cit.*, p. 85.

4 • *Bulletin SEK-FEPS*, 2/2003, p. 14.

5 • Institut catholique de recherche œcuménique de Tübingen, l'Institut protestant de recherche interconfessionnelle de Bensheim, le Centre d'études œcuméniques de Strasbourg lié à la FLM. Cf. *APIC*, 15.04.03, p. 9.

(CIC 1245) : les fidèles peuvent en être excusés pour une raison sérieuse ou sur dispense de leur propre pasteur. Une réunion de prière avec des fidèles d'une autre confession à l'occasion d'une rencontre, d'une semaine de l'unité ou d'une circonstance particulière touchant deux communautés de confessions différentes constituent une raison suffisamment sérieuse pour justifier l'exception, à plus forte raison si le pasteur lui-même dispense ses ouailles.

Parce que l'eucharistie est si étroitement liée au sacerdoce et qu'elle ne peut être célébrée en l'absence d'un prêtre, une communauté sans prêtre - et sans eucharistie - est donc une anomalie. L'encyclique le reconnaît et recommande aux assistants pastoraux en charge d'une paroisse de maintenir dans la communauté une véritable « faim » de l'eucharistie, sans toutefois proposer grand-chose pour faire face à la famine. Elle encourage à mettre en œuvre une pastorale des vocations adaptée, à profiter de la présence occasionnelle de prêtres de passage, mais ne dit rien de l'éventuelle ordination d'hommes mariés (*virī probati*), que des évêques de plus en plus nombreux appellent de leurs vœux. S'il est vrai que toute communauté chrétienne est structurée par l'eucharistie, on peut se demander jusqu'à quel point le lien entre communauté et eucharistie est pris au sérieux lorsqu'on le fait dépendre d'une norme disciplinaire comme le célibat sacerdotal.

L'encyclique reconnaît qu'il peut y avoir des exceptions. Citant le canon 844, §4, elle rappelle que, dans certaines conditions, on peut toujours accueillir à la table eucharistique des personnes appartenant à d'autres confessions (Églises ou Communautés ecclésiales séparées). « En cas de danger de mort

ou si, au jugement de l'évêque diocésain ou de la conférence des évêques, une autre grave nécessité se fait pressante, les ministres catholiques peuvent administrer licitement ces mêmes sacrements, aussi aux autres chrétiens qui n'ont pas la pleine communion avec l'Église catholique, lorsqu'ils ne peuvent pas avoir recours à un ministre de leur communauté et qu'ils le demandent de leur plein gré, pourvu qu'ils manifestent la foi catholique sur ces sacrements et qu'ils soient dûment disposés. »

Ce qui permet aux canonistes de distinguer trois sortes de nécessité : physique, en cas de danger de mort, de captivité ou de persécution ; spirituelle, comme le serait le désir de progresser dans la vie spirituelle et de prendre plus profondément part au mystère de l'Église et de son unité ;⁶ théologique, dans la mesure où s'intensifie la communion ecclésiale entre des chrétiens qui prient ensemble, lisent l'Écriture, écoutent la Parole et s'engagent pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création.⁷

En demandant aux autres chrétiens de « manifester la foi catholique », le Droit canon ne leur impose pas de devenir catholiques, comme le montre la formulation plus nuancée du Code de droit oriental : « pourvu qu'ils manifestent une foi conforme à la foi de l'Église catholique » (canon 671, §4). Pour l'archevêque de Vienne, le cardinal Schönborn : « Du moment qu'il peut dire de tout son cœur l'Amen de la prière eucharistique, il peut aussi recevoir d'un cœur sincère le fruit

6 • Cf. Instruction du Secrétariat pour l'unité des chrétiens, du 1^{er} juin 1972.

7 • Cf. Sabine Demel, professeur de Droit canon à l'Université de Regensburg, in *Stimmen der Zeit*, n° 10, 2003, pp. 663-676.

de la prière eucharistique, la communion, il peut répondre "Amen" à la parole de celui qui distribue la communion en disant "Le corps du Christ". »

Reste la participation d'un catholique à la communion distribuée lors d'une célébration protestante. L'interdiction repose sur une double raison : cette participation entretiendrait une ambiguïté sur la nature de l'eucharistie et serait, par conséquent, un manque au devoir de témoigner avec clarté de la vérité. Mais il est des cas où ces dangers sont clairement écartés, lorsque l'attachement du catholique à son Eglise et sa fidélité à son enseignement sont manifestes et bien connus, et que son geste n'apparaît pas comme une remise en cause de sa foi en l'eucharistie ni comme l'expression d'un relativisme qui banaliserait le sacrement. Dans ces cas, les raisons de l'interdiction disparaissent et chacun est renvoyé à sa propre conscience. C'est la conclusion à laquelle était arrivé le Synode 72 du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg.⁸

Union et divisions

La mise au point de Jean Paul II était nécessaire pour contenir une certaine anarchie et éviter des abus. Ouvrir sans autre la porte à une hospitalité eucharistique généralisée, sans discernement, reviendrait à ignorer certains points importants sur lesquels les Eglises divergent encore. En rappelant avec vigueur que l'eucharistie est un don qu'on ne peut recevoir que dans l'adoration et

l'action de grâce, elle ne conduit nullement à une impasse œcuménique. Des solutions pastorales adaptées à des circonstances particulières, comme peuvent l'être des situations de personnes, de paroisses ou de diocèses, restent possibles. Il revient aux pasteurs sur le terrain, et avec leurs communautés, d'évaluer ce qu'il convient de faire pour rester fidèles à l'invitation du Christ, à la tradition de l'Eglise et à la mouvance de l'Esprit.

On peut toutefois regretter que l'encyclique ne dise rien des progrès réalisés dans le dialogue avec les luthériens, qui ont abouti à un accord sur la justification. Les controverses sont dépassées pour ce qui concerne la présence du Christ dans l'eucharistie, l'eucharistie comme sacrifice, la pratique sous les deux espèces et même la signification du ministère. Ces progrès ne pourraient-ils pas se manifester aussi dans la communion eucharistique, sous peine de transformer les déclarations théologiques en une mauvaise farce ?⁹

L'eucharistie fait l'Eglise, dans la mesure où elle unit entre eux par l'*agapè* et la mutuelle prise en charge ceux qui communient à la même table (1 Co 10,16). Le corps du Christ qu'ils reçoivent est celui qui est mort en croix pour abattre les murs de séparation, un corps qui n'est pas replié sur lui-même mais qui est offert « pour la vie du monde », pour réunir dans l'unité les enfants de Dieu dispersés (Jn 11,52). L'eucharistie unit et divise, parce qu'elle est la loi de l'amour en actes. Elle rapproche tous ceux qui donnent leur vie, qu'ils soient croyants ou athées, et elle éloigne de tous ceux qui refusent de la donner ou qui ne la donnent que par devoir.¹⁰

P. E.

8 • Synode 72 du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, *Décisions et recommandations*, n° 117,6.

9 • Sabine Demel, *loc. cit.*

10 • Maurice Bellet, *La chose la plus étrange*, DDB 1999, p. 130.

Renouveler la paroisse

● ● ● **Claude Ducarroz**, Fribourg
Prêtre

La paroisse est-elle vouée à disparaître, elle qui remplit une fonction inestimable : être le signe d'une Eglise de proximité et de disponibilité ? Plutôt opter pour son renouvellement, au-delà de son organisation traditionnelle, avec l'implication active des paroissiens !

Poète, Jean XXIII définissait la paroisse comme « la fontaine du village à laquelle tout le monde vient étancher sa soif ». Le concile Vatican II est plus descriptif : « La paroisse offre un exemple remarquable d'apostolat communautaire, car elle rassemble dans l'unité tout ce qui se trouve en elle de diversités humaines et elle les insère dans l'universalité de l'Eglise » (*Décret sur l'apostolat des laïcs*, n° 10). La palme de la précision revient au Code de Droit canon (n° 515) : « La paroisse est la communauté précise de fidèles qui est constituée de manière stable dans l'Eglise particulière, et dont la charge pastorale est confiée au curé, comme à son pasteur propre, sous l'autorité de l'évêque diocésain. »

Qu'en est-il chez nous ? La paroisse subit de plein fouet le contrecoup des soubresauts qui secouent notre Eglise. Heureusement, il y a encore des paroisses fréquentées parce que vivantes... et réciproquement. Mais elles apparaissent comme des îlots menacés dans un paysage en crise. Les « pratiquants » deviennent rares, les prêtres encore davantage et les militants laïcs ne se bousculent pas au portillon.

La plupart des paroisses se sont recroquevillées sur le minimum vital, à savoir une messe dominicale - pas nécessairement tous les dimanches d'ailleurs -, la catéchèse assumée par des laïcs dévoués et le service des au-

tres prestations « sur demande », à savoir les baptêmes, mariages et enterrements. Les initiatives pastorales allant au-delà de ce noyau dur sont fort modestes. Comment en serait-il autrement quand un curé doit assumer une dizaine de paroisses, même si le nombre total des chrétiens inscrits n'est pas exorbitant ? Alors, la paroisse est-elle une formule ecclésiale en voie de disparition ? Certainement si on continue à la vouloir comme une structure autosuffisante, sous la responsabilité du seul prêtre, avec la prétention d'être toute l'Eglise, là et maintenant.

Jadis les chrétiens étaient généralement vissés à leur paroisse, qui leur donnait presque tout ce que l'Eglise pouvait leur offrir, des sacrements à la formation, en passant par de sains, saints loisirs. Aujourd'hui la paroisse traverse nécessairement une phase d'humilité qui devrait être pascale. Elle n'est plus, à elle seule, l'incarnation de l'Eglise dans tel ou tel lieu.

Des communautés anciennes ou nouvelles attirent de plus en plus de chrétiens à la recherche d'offres de formation ou de célébrations correspondant mieux à leurs besoins profonds. Les gens se déplacent, ils veulent être nourris grâce à des menus spirituels à leur goût. Ils forment des regroupements hors paroisse qui sont souvent plus vivants que ceux qu'ils peuvent rencontrer dans leur paroisse territo-

riale. Monastères, lieux de pèlerinages, maisons de retraites ou de formation, communautés nouvelles ou charismatiques : autant de manières aujourd'hui à la mode de « faire Eglise ». Mais c'est sans doute davantage qu'une mode.

Après tout, pourquoi ne pas aller là où l'on se sent accueilli, reconnu, nourri et dynamisé, pas nécessairement dans l'église de son quartier ? Nul n'est propriétaire des chrétiens adultes et libres, surtout à l'heure où triomphe l'individualisme religieux. Il vaut mieux le savoir.

Reste que la paroisse garde certains atouts indéniables et même incontournables. Quand des chrétiens, même peu fervents, veulent « sacraliser » les grands événements de leur vie, quand ils souhaitent catéchiser leurs enfants, où vont-ils sonner ? A la cure évidemment. La paroisse demeure le signe d'une Eglise de proximité et de disponibilité, ouverte à tous les milieux sociaux, un lieu et un lien indispensables, au moins à certains moments de l'existence.¹ Le clocher, l'église, la cure, les salles paroissiales : ce sont bien davantage que les symboles culturels d'un passé de chrétienté. Ils manifestent la présence d'une Eglise accueil-

lante, vers laquelle on vient ou revient, ne serait-ce que parce qu'on a besoin de tel ou tel service spirituel, social ou même matériel.

L'heure des laïcs

De gré ou de force, les prêtres ont appris que la paroisse ne peut vivre - voire survivre - que lorsque les chrétiens qui la composent ont à cœur de l'animer, dans la variété des charismes jaillis de leur baptême. Que seraient actuellement nos communautés paroissiales sans l'apport des laïcs responsables et engagés ? Pas seulement pour les tâches traditionnelles de l'administration des biens, mais aussi pour l'exercice de fonctions pastorales, jadis assumées par le clergé ou des religieuses.² Tant de ministères sont actuellement pris en charge par les laïcs, surtout des femmes d'ailleurs. Il suffit de penser à la liturgie, à la préparation aux sacrements, aux visites dans les quartiers, etc.

Ces laïcs ne veulent plus être les supplétifs obéissants d'un clergé vieillissant. Ils doivent partager des responsabilités réelles, y compris dans les décisions. On appelle cela une « équipe d'animation pastorale », ce qui est toute autre chose que le petit groupe des braves paroissiens qui veulent aider Monsieur le Curé.

Encore faut-il que la paroisse évolue et se renouvelle. Les forteresses cléricales n'ont plus d'avenir. L'heure est à la coordination et à la collaboration inter-paroissiales. C'est le sens des regroupements ou des unités pastorales que l'on met en place sous diverses dénominations.³ On ne peut échapper à ces restructurations. Il ne faut pas les subir mais les assumer. Elles sont porteuses d'espérance lorsque les paroissiens,

1 • Cf. l'excellent apport de **Marc Donzé** lors du dernier Colloque européen des paroisses (Fribourg, 6-10 juillet 2003), in *Évangile et Mission*, n° 17, pp. 816-822.

2 • Si le Code de Droit canon impose dans chaque paroisse un « conseil pour les affaires économiques » (n° 537), il est bien moins exigeant concernant le conseil pastoral. Celui-ci dépend du bon vouloir de l'évêque et doit être présidé par le curé (n° 536). Cependant, en cas de pénurie de prêtres, un diacre et même des laïcs peuvent « participer à l'exercice de la charge pastorale d'une paroisse », à condition qu'un prêtre demeure le « modérateur de la charge pastorale » (n° 517/2).

3 • Un immense travail de ce genre est actuellement accompli dans le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg (www.diocese-igf.ch).

jadis très « territoriaux », sont capables de sortir de leurs frontières et de leurs habitudes, de bouger dans leur mentalité, pour s'ouvrir aux réalités de toute une région.

Pourtant on aurait tort de négliger le rayonnement de proximité si cher aux personnes âgées et aux familles. Nos villages, en particulier, ne doivent pas devenir des déserts paroissiaux. Les responsables et les acteurs des transformations actuelles sont conscients qu'ils ont à mettre en place des « personnes-relais », qui incarnent l'esprit de la famille chrétienne dans les ex-paroisses désormais regroupées, afin qu'on ne verse pas dans une Eglise bureaucratique, lointaine et anonyme.⁴

Rechercher la qualité

L'Eglise change de manière d'être, mais elle demeure l'Eglise de Jésus-Christ au service des hommes de ce temps. En paroisse aussi. C'est pour mieux témoigner du Christ, mieux évangéliser et servir que nos structures historiques doivent s'adapter. Certes, nos moyens humains sont en baisse, surtout parmi les plus jeunes. Nous devenons de petits troupeaux, des noyaux minoritaires dans un monde qui, sous le couvert d'une indifférence apparente, cherche pourtant des repères lumineux dans sa nuit.

La paroisse - mais pas elle seule - peut continuer de signifier quelque chose et même quelqu'un, humblement et courageusement, surtout si nous favorisons les collaborations œcuméniques.

4 • Les responsables de restructurations paroissiales en France portent ce souci. Cf. *La Croix*, 25.11.03, p. 29.

5 • On lira avec intérêt le livre de la sociologue **Danièle Hervieu-Léger**, *Le Pèlerin et le converti*, Flammarion, Paris 1999, 296 p.

Il y a encore place dans nos communautés pour l'imagination créatrice d'événements forts au gré de la vie de l'Eglise et de la société. Nous pouvons garder un cœur largement ouvert sur le monde, même si nous ne sommes plus très nombreux à nous retrouver à l'église le dimanche. L'Evangile rayonne au-delà de nos organisations traditionnelles. Il y a des recommençants, des pèlerins, des nouveaux convertis.⁵ Si nous savons demeurer proches des gens et attentifs à leur vie, si nous leur proposons la foi d'une manière qui respecte le cheminement de chacun, si nous offrons des services gratuits, notamment aux blessés et oubliés de notre société, il y aura encore des printemps possibles autour de nos clochers.

Nous savons maintenant que le souci de la qualité du témoignage doit l'emporter sur l'obsession de la quantité des rassemblements. Faire signe avant de faire nombre, n'est-ce pas la meilleure manière d'être finalement « attractif » ?

Etre levain dans la pâte, c'est notre vocation personnelle et communautaire. On peut la traduire ainsi pour la paroisse d'aujourd'hui : nourrir ceux qui viennent encore, accueillir fraternellement ceux qui ne font que passer et toujours aller vers ceux qui sont au loin, les plus pauvres et les plus seuls. Quelque chose de l'idéal décrit dans les *Actes des Apôtres* peut continuer à se diffuser à travers nos paroisses renouvelées : l'annonce de l'Evangile, la fraction du pain eucharistique, la prière sous toutes ses couleurs et les diverses formes de communion fraternelle (cf. Ac 2,42-47).

Cl. D.

En prison et en quête de sens

Une interview de N. Desboeufs, aumônier

●●● **Lucienne Bittar,**
Journaliste

L. B. : *La peine de prison est une sanction qui remplit plusieurs fonctions. C'est une punition à un acte réprouvé par la société, une menace qui se veut préventive et un acte de protection de la société contre un individu potentiellement dangereux. A une certaine époque, on la disait aussi purificatrice d'âmes. Mais un jour ou l'autre, la peine prend fin. Que deviennent les personnes qui sortent de prison ?*

Nicolas Desboeufs : « Un autre but de la prison est justement la réinsertion, permettre aux gens de se socialiser en quelque sorte. Le problème, c'est qu'on retrouve au sein de la prison les mêmes discriminations et conflits qu'à l'extérieur : les meurtriers sont plutôt considérés comme les forts et sont plus facilement respectés, les cols blancs aussi, car même si parfois ils cherchent à s'imposer, on pourrait avoir besoin de leurs services un jour. Ceux qui ont commis des délits sexuels, moins bien vus par l'ensemble des détenus, sont dans la section des isolements volontaires pour être protégés. »

L. B. : *On dit souvent que la prison endurecît et que lorsqu'un détenu en sort, il est prêt à récidiver.*

N. D. : « C'est vrai, mais je crois de plus en plus, avec l'expérience, qu'une

des raisons les plus profondes de la récidive réside dans le fait que la personne n'a pas pu se réconcilier avec elle-même. Celle qui commet un délit, quel qu'il soit, a énormément de peine à l'accepter. Souvent, elle est comme assommée par son acte, elle ne s'y reconnaît pas et le perçoit comme un dérapage incompréhensible. Quand le délit est grave, il arrive même que son auteur affirme ne pas s'en souvenir. Et c'est en partie vrai, car souvent les délits sont commis sous l'effet de l'alcool ou de la drogue ou encore dans une sorte d'absence ; leurs auteurs sont - comme on dit - sortis d'eux-mêmes. »

L. B. : *A propos de la peine, le code pénal actuel (art. 37) déclare que « l'exécution favorisera la réparation du tort causé au lésé ». Cette justice-réparatrice n'est-elle pas un bon outil pour permettre au détenu d'« intégrer » son délit, d'accepter sa responsabilité et ainsi de se socialiser ? Faut-il développer les contacts entre la victime et son bourreau ?*

N. B. : « S'il s'agit de réparation financière, elle se fait couramment. Les rencontres entre la victime et le détenu sont par contre très rares. Il n'est pas facile pour une victime de pardonner à l'autre. Et celui qui est en prison, lui

Aumônier depuis quatre ans à la prison de Champ-Dollon, Nicolas Desboeufs partage ici le sens de sa démarche. Que ce soit derrière les barreaux ou à la fin de leur peine, à l'extérieur, les détenus affrontent un défi majeur : apprendre à s'accepter, à s'aimer. Un cheminement qui ne peut s'accomplir sans rencontres humaines, et parfois divine.

non plus n'est souvent pas prêt pour cette rencontre. S'il n'arrive pas à prendre conscience du mal qu'il a fait à l'autre, ni à se reconnaître dans le mal qu'il a commis, il lui sera extrêmement difficile de se réconcilier avec la victime et de se réintégrer totalement. »¹

» Les délits sont bien souvent les conséquences d'un parcours de vie extrêmement chaotique, tumultueux. Si j'avais connu le même parcours que ces gens, je ne sais pas si j'aurais fait mieux ou même pire. Ils reportent alors leur colère sur l'ensemble de la société qu'ils rejettent globalement, avec ses injustices entre riches et pauvres. »

» C'est quand la personne arrive à descendre au plus profond d'elle-même, à s'accepter avec ses dérives, ses fautes, à intégrer ses actes dans sa vie, qu'elle peut comprendre la souffrance de la victime et de son entourage. Il lui sera alors plus facile de se réinsérer une fois dehors. »

L. B. : *La prison n'offre-t-elle pas, d'une certaine façon, à ces personnes qui ont connu des parcours éclatés une structure sécurisante ? En prison, on choisit pour vous. Peuvent-elles dans ces conditions affronter ensuite la liberté ? J'ai lu dernièrement : « La resocialisation part de l'idée que les gens seront meilleurs après avoir exécuté leur peine qu'auparavant. Mais c'est un paradoxe : peut-on apprendre la liberté en étant privé de liberté ? »² Qu'en pensez-vous ?*

N. D. : « Comment retrouver cette liberté ? Quand les détenus sortent de prison, ils ont souvent tout à apprendre. Avant d'y entrer, ils étaient déjà enfermés dans un système : quand on a vécu 10, 15 ans de toxicomanie, par exemple, ce n'est pas pour rien la plupart du temps ; ce peut être par instinct de survie. En prison, ils ont trouvé une sécurité matérielle et psychologique,

mais qui leur est imposée. Ils peuvent certes réfléchir, mais cette réflexion est difficile à mener seul. C'est pourquoi il y a de nombreux services affiliés à la prison, des assistants sociaux, des médecins, des psychologues et des aumôniers. Institutionnellement, ils sont bien suivis. »

L. B. : *A sa sortie de prison, un ex-détenu se confronte à bien des préjugés, des réticences, des peurs à son égard. Il traîne en quelque sorte son crime dehors et semble réduit à son passage en prison. Il y a là une ambivalence. Comment peut-il se sentir réhabilité dans ces conditions ?*

N. D. : « C'est encore une question de réconciliation. Concrètement, beaucoup d'ex-détenus ont de la peine à trouver dehors un travail et un logement et sont pris en charge par l'Etat. Ils se retrouvent dans une chambre d'un bâtiment où il n'y a que des marginaux comme eux. Cela retarde leurs possibilités d'établir d'autres types de contacts. La plupart tombent alors dans le petit trafic de drogue. S'ils ont en plus tendance à réduire leur vie à leur délit ou à des événements douloureux de leur passé et qu'ils s'enferment là-dedans, la réinsertion devient très difficile. »

» Le but de l'aumônier est de permettre à ces gens de se réconcilier avec eux-mêmes, à saisir qu'ils sont beaucoup plus que ce qu'ils croient, que

1 • Depuis novembre 2002, tout détenu exécutant sa peine à Saxerriet (Saint-Gall) doit s'engager dans une démarche de réparation, à la fois matérielle et immatérielle, afin de prendre conscience de son délit. Mais même dans ces cas, les contacts directs avec les victimes restent rares. Cf. **Diane Gilliard**, *A Saxerriet, les détenus s'engagent à réparer leurs méfaits*, in « Repère social » n° 51, octobre 2003, pp. 8-9 (n.d.l.r.).

2 • **Diane Gilliard**, *Entre morale et utilité*, in « Repère social » n° 51, octobre 2003, p. 7 (n.d.l.r.).

Dieu les voit autrement. S'ils n'ont pas fait ce travail sur eux-mêmes, ils pensent d'emblée que les autres vont les regarder comme des anciens détenus, comme des délinquants. Ils sont même persuadés que tout le monde les connaît. J'avais invité un ancien détenu à dîner. Il ne voulait entrer dans aucun restaurant par peur d'être reconnu comme tel ! »

L. B. : *La prison, finalement, leur donne le temps d'ouvrir cette porte intérieure.*

N. D. : « Oui, c'est leur porte principale. Mais il faut la découvrir cette porte ! Et à tout moment ils ont l'impression qu'elle se referme. Cela leur demande de faire un chemin incroyable ! C'est là qu'on voit à quel point la personne reste un mystère et qu'on est impuissant face à certaines forces. Je pense à ceux qui sont condamnés à de très, très longues peines, comme certains prisonniers auxquels je rends visite dans des pénitenciers. Je les vois faire tout un parcours, et puis, quand ils ont accompli une partie de leur peine, celle-ci leur devient si lourde, qu'ils revoient leur avenir avec angoisse. Ils sont tentés par le désespoir. Ces hauts et ces bas reviennent continuellement... Ils ont tous vécu un tremblement de terre, et après un fort tremblement de terre, il y a toujours des petits séismes. Ils sont à l'image de la nature. Ils ont été secoués tellement fort, qu'il y a des marques qui restent, des séquelles. »

L. B. : *Le système de semi-liberté ne prend-il pas là tout son sens ? On ré-approvoise une certaine liberté.*

N. D. : « Oui, c'est bien un peu son but, une resocialisation progressive. »

L. B. : *Lorsque la peine est courte, les prisonniers n'ont pas le temps d'accomplir cette démarche. N'est-ce pas*

finalement plus difficile pour les auteurs de petits délits de ne pas récidiver ?

N. B. : « La prison, c'est vrai, permet de se regarder différemment. Certains le font volontiers, dès le départ. Il faut plus de temps à d'autres, plusieurs semaines, voire plusieurs mois. En ce sens, la prison les prépare à une réinsertion. Ceux qui sont là pour des petits délits rechutent facilement, oui. C'est très difficile de résister quand on est habitué à survivre grâce au système D. »

» Quand la famille est présente à la sortie, prête à accueillir la personne, ça se passe plus facilement. Notamment pour ceux qui ont une femme et des enfants. Cela ne veut pas dire que c'est facile... C'est pareil pour ce qui est des parents des prisonniers. S'ils sont en bons termes avec leur enfant, celui-ci aura plus de chances de se réinsérer. Parfois cela suppose une thérapie de part et d'autre. Quand un gars me dit : "Si je rencontre mon père, je sais qu'il va me tuer", et que j'ai pu vérifier auprès du père qu'il dit vrai, comment pourra-t-il avoir une image de soi positive ?

Et il y a la culpabilité... parce que la mère, c'est quelqu'un de sacré, et le père aussi, même si on ne l'a pas connu... Les délinquants balancent entre le fait d'accuser leurs parents et de s'accuser eux-mêmes. Cela suppose beaucoup de dialogue. »

» La plupart des détenus disent : je suis ici pour payer, c'est normal. Ils paient, mais ce n'est pas nécessairement ce qui va les aider à se réinsérer dans la société. Ce qui leur manque, et j'insiste beaucoup là-des-



sus, c'est le sens, le sens de la peine, le sens de leur vie, le sens d'eux-mêmes. Ils ont perdu le sens. »

» Avec un autre regard porté sur soi, je pense qu'ils peuvent découvrir le sens de leur vie. Mais ça veut dire aussi que l'action de Dieu travaille en eux, sans qu'ils ne le sachent. Je leur dis parfois : "Voilà où tu en es ; et bien moi, je suis persuadé que c'est l'esprit de Dieu qui agit en toi. Tu te montres accueillant envers lui. »

L. B. : *Ils ne demandent pas tous à voir l'aumônier. Peut-on considérer leur demande comme le début d'une démarche ?*

N. D. : « Pas pour tous. Ils ont surtout besoin de parler, de se livrer. Ils savent que nous sommes là pour les écouter, sans les classer ou les juger. C'est de l'ordre de la confiance. Quand ils viennent nous voir, ils aimeraient ouvrir une porte. Ils n'ont rien à perdre, alors ils se montrent tels qu'ils sont. »

» Cela me touche énormément. Ils me renvoient à moi-même. Je n'ai jamais osé parler à quelqu'un comme certains d'entre eux le font. Certains l'avouent : "J'ai touché le fond". Avec eux, la plupart du temps, je touche la profondeur de l'être humain. »

L. B. : *Avez-vous une étiquette en tant qu'aumônier ?*

N. D. : « Pas vraiment. Parmi ceux qui viennent me voir, il y a des musulmans, des non-croyants... Mais peut-être bien, finalement, que sachant qu'on est là au nom d'une Eglise, ils pensent qu'ils peuvent se dire autrement. Il y a une motivation qui fonde un peu plus la rencontre. Et c'est vrai, cette relation personnelle est quand même basée sur la fonction d'aumônier, sur sa foi ; il

y a le regard que je porte sur eux qui voudrait se rapprocher le plus du regard que Dieu porte sur eux. »

» Jésus a dit : "J'étais prisonnier et tu es venu me voir." Cela m'aide beaucoup. Dieu a quelque chose à me dire, à m'apprendre à travers ces rencontres. Elles ont lieu, selon les cas, une heure par semaine. Quand on rencontre quelqu'un à ce rythme-là, des liens très profonds s'établissent. Certaines fois, ils en viennent à parler de Dieu, mais il m'arrive aussi d'aborder la question sans qu'ils émettent le désir de le faire, quand il me semble que le terrain est prêt. J'aime beaucoup les renvoyer au Psaume 139 qui dit : "Tu me scrutes Seigneur, et tu me connais... Je reconnais le prodige que je suis devant toi. »

L. B. : *C'est donc une forme d'évangélisation par les actes et par la présence.*

N. D. : « Oui, c'est ça, c'est une présence. Je pense à ce jeune toxicomane de 20 ans qui m'a dit : "Ecoutez, il y a un grand vide en moi. Et ce vide, je n'arrive pas à le combler. J'aurais besoin de quelqu'un qui se penche sur moi avec une grande attention... Il faudrait que ce soit moi qui jette un regard sur moi avec une grande attention, mais je n'y arrive pas. Et ce vide, j'essaie parfois de le combler avec de l'argent. Ça ne va pas... l'argent, ça remplit les poches, mais ça ne comble pas. Et Dieu, Dieu oui, il est peut-être celui qui peut le combler, mais comment ?" Je pense que c'est là une grande démarche. Le tout est d'accepter ce vide, de ne pas chercher à le combler. Ce vide qui est en soi, c'est ce qui nous rend humain. Plus on a souffert, plus ce vide se creuse. »

» Il y a cette très belle parole d'une dame : "La souffrance m'a creusée comme un bol et elle me permet de

contenir plus.” Je crois que ces personnes prennent conscience de ce vide et qu’il n’y a que Dieu qui peut le combler. C’est notre statut de créature. Plus ce vide se creuse, plus on a envie de le remplir. »

L. B. : *Est-ce que vous avez pu assister à des conversions ?*

N. D. : « Oui, ça existe... Les gens font de très bons cheminements, mais ils ne vont pas nécessairement là où l’on veut. D’ailleurs, si on a des projets pour eux, c’est perdu d’avance. Ils ne veulent pas être enfermés dans un projet. C’est encore une raison pour laquelle c’est si difficile pour eux, une fois à l’extérieur, d’avoir des relations avec autrui. Ils ont leur projet... et en même temps ils craignent d’être enfermés dans ce que les gens voudraient qu’ils soient. »

L. B. : *Ils sont très lucides.*

N. D. : « Oui, très. Quand ce n’est pas le cas, c’est la haine. La haine contre eux-mêmes. S’ils ne s’aiment pas, ils ne peuvent pas aimer les autres. On peut être habité par la haine, ne pas réussir à la digérer, comme quand on a avalé quelque chose qui ne passe pas. J’essaye de leur parler de la foi de manière à leur montrer que Dieu les a créés à son image, parce qu’il les aime de toute éternité, comme s’ils étaient seuls au monde. Qu’il est venu d’abord pour les pécheurs et non pas pour les justes, pour les malades et non pas pour les bien-portants. Jésus est mort à côté d’un criminel qui ne demande même pas pardon, qui dit tout simplement : “Souviens-toi de moi quand tu seras au paradis.” Et Jésus de répon-

dre : “Ce soir tu seras avec moi au paradis.” Il ne lui fait pas la morale. C’est la bonté de Dieu, sa nature. »

L. B. : *Peut-on croire à la bonté de Dieu quand on n’en a pas reçu ?*

N. D. : « C’est le grand problème. Il faudrait que les personnes blessées puissent rencontrer sur leur chemin une, deux, trois personnes qui leur manifestent de l’attention, de la bonté. Certaines fois, il suffit d’une seule personne qui nous renvoie une image positive de nous-mêmes, qui nous accepte, nous fait confiance pour faire la différence. C’est le principe de résilience.³ C’est ce que nous tentons de mettre en place avec l’association *Vivre sans barreaux* : entrer avec les personnes détenues ou anciennes détenues dans de vraies relations humaines. »

L. B.

Vivre sans barreaux

Fondée en mars 1993, l’association *Vivre sans barreaux* se propose d’accompagner des ex-détenus dès leur sortie de prison. Ce soutien repose essentiellement sur « la rencontre ». *Vivre sans barreaux* cherche à aider ces personnes à établir avec d’autres des relations de personne à personne. C’est le prolongement de ce qui se fait en aumônerie. Près de 80 bénévoles s’y sont déjà inscrits : parents de détenus, anciens détenus, retraités, professionnels (praticiens de santé, psychologues, etc.). Certains se proposent pour des transports, se mettant par exemple au service de parents de prisonniers non motorisés. D’autres pour accueillir un(e) ex-détenu(e) de temps en temps chez soi ou même pour le/la parrainer.

Pour tout renseignement :

Vivre sans Barreaux, le Cénacle, Promenade Charles-Martin, 1208 Genève. ☎ : 022 786 16 80, le lundi et le mercredi après-midi, ou 076 469 35 86, tous les jours.

3 • Cf. Boris Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, Odile Jacob, Paris 2001, 280 p. (n.d.l.r.).

Blessures d'enfance

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Mystic River de Clint Eastwood

Depuis Dostoïevski, Bernanos et même Simenon, on savait que le roman policier ne se réduisait pas à l'élucidation d'un crime, mais posait de véritables questions métaphysiques sur le mal, la souffrance, la vengeance et le pardon. Il en va de même évidemment du cinéma chez un Hitchcock ou un Jean-Pierre Melville. Les films les plus récents de Clint Eastwood en sont aussi un exemple. *Minuit dans le jardin du bien et du mal*, par exemple, tourné en 1997, indique par son titre même l'interrogation biblique sur le péché.

Eastwood, depuis qu'il est devenu réalisateur, adapte des romans, mais il leur donne une tonalité et surtout une vision qui lui est propre. *Mystic River*, du nom de la rivière qui coule à Boston, est un roman de Dennis Lehane, né dans un faubourg ouvrier de la ville, peuplé d'Irlandais. C'est dans ce milieu que se passe l'action.

La comparaison entre cet excellent roman et le film d'Eastwood est très éclairante. Le scénario suit le livre pas à pas, minutieusement, mais la mise en scène apporte de la profondeur au récit, comme les acteurs façonnent les personnages qui en reçoivent chair, sang et vie. Chaque détail est assumé pour apporter une densité et une complexité à ce qui est montré. Sur un seul point, semble-t-il, Eastwood a changé les choses en confiant à un acteur noir le rôle du policier qui mène l'enquête. Ce n'est certainement pas pour être

politiquement correct - ce qui ne semble pas être son genre - mais pour accentuer l'indépendance du regard, par rapport au milieu irlandais, du seul personnage qui n'ait aucun intérêt personnel dans l'affaire.

Trois enfants, de dix ou onze ans, jouent dans la rue. Une balle de baseball tombe dans la bouche d'égout et ne pourra être rattrapée, ce qui est la métaphore du film tout entier. Ne sachant à quoi s'occuper, Jimmy, le plus audacieux, propose à chacun de graver son prénom dans une plaque de ciment encore humide sur la chaussée. Ils n'ont pas le temps d'achever que surgissent deux prétendus policiers qui embarquent Dave, le plus timide. Son regard apeuré, dans la lunette arrière de la voiture qui s'en va, fixe ses copains mais surtout le spectateur. De fait, les deux types vont l'emprisonner et abuser de lui ; mais l'enfant réussit à s'enfuir en courant dans les bois.

Trente ans plus tard environ, toujours dans le même quartier, vivent ces trois amis au destin bien différent. Jimmy, auquel Sean Penn donne sa fébrilité à la limite de la folie, a fait de la prison mais gère maintenant paisiblement un petit drugstore, Sean est devenu policier, tandis que Dave mène une vie apparemment sans histoire, alors qu'il est hanté par l'horreur vécue dans son adolescence. Tous trois sont mariés ou remariés, comme Jimmy dont la femme est morte en lui laissant une

filles, devenue une ravissante petite jeune femme que son père idolâtre.

C'est à cause du meurtre de cette fille que se renouent les contacts entre les trois amis d'enfance, Jimmy, devenu victime, Sean, chargé de l'enquête sous la direction d'un inspecteur noir, et Dave, qui va prendre bientôt le profil du parfait accusé, d'autant que sa femme l'a vu revenir chez lui couvert de sang, le soir du meurtre. Cette femme, perdant la tête, le dénonce à Jimmy, que sa seconde épouse, telle une Lady Macbeth des faubourgs, excite à la vengeance. Sean, que sa propre femme vient de quitter, mais qui l'appelle chaque jour au téléphone sans dire un mot, essaie de trouver la clef de l'énigme qui se présente comme une toile d'araignée aux ramifications invisibles.

Le mal subi dans l'enfance habite le cœur de Dave, qui ne peut s'en débarasser alors même qu'il le déteste. Il s'en sait menacé lui-même comme par une contagion inexplicable et contradictoire, et pourtant fréquente dans les

abîmes de la conscience humaine où la victime devient bourreau. Mais les deux autres également ont été marqués par ce drame comme par une sorte de reflet. La fin sera tragique pour tout le monde, et justice ne sera pas faite.

Une seule note heureuse alors que chacun tente de survivre à son deuil ou à son crime. Sean, le policier, a retrouvé sa femme qui lui a donné un enfant. Il y a dans ce dénouement une raison, tellement discrète qu'elle peut passer inaperçue du spectateur. Désolé, dérouté, isolé, Sean finit par comprendre que sa femme n'attend qu'un seul mot et il se résout à le prononcer : pardon ! Il ne sait peut-être pas pourquoi et de quoi il demande pardon, mais il le fait. C'est le seul mot, ou plutôt la seule réalité, qui puisse interrompre le cycle du mal, la spirale du péché, l'enchaînement des vengeances dont meurent des innocents et souffrent les coupables.

Sans un mot de théologie - sauf lorsque, maladroitement, dans son désarroi, lorsqu'il doit annoncer à Jimmy la

cinéma

Mystic River.

Elephant de Gus Van Sant

mort de sa fille, l'idée traverse un instant l'esprit de Sean que Dieu a réclamé son dû - et sans le moindre apitoiement, Clint Eastwood va au cœur de l'histoire du salut. Mais la rivière polluée, le cloaque, qui a recueilli le sang des victimes et charrié le péché des hommes, continue de couler.

Ce film, par l'intelligence morale qu'il suppose, permet de faire émerger, au sein de tant de noirceurs, sinon la compassion, du moins la souffrance qui devra bien, elle aussi, être un jour prise en compte.

Autant le déroulement de *Mystic River* est classique, entraînant les personnages, à partir d'un événement fondateur, vers leur destin, dans un récit qui donne successivement la parole aux protagonistes, même si elle est tardive ou mensongère, autant la mise en scène d'*Elephant* de Gus Van Sant devient opaque par la multiplication des angles de vue.

Quelle que soit l'impression que laisse le film, il faut lui reconnaître sa nouveauté. Gus Van Sant donne à sa caméra une fonction nouvelle, celle d'appréhender en tous sens la scène tournée. Ainsi sera-t-elle filmée dans une objectivité qui finit par rejoindre la subjectivité, selon qu'on vient de la droite de l'écran, de la gauche, en rencontrant la caméra ou en la dépassant. Le cinéma s'arroe ici une ubiquité quasi divine, qui permettrait en principe d'y voir plus et mieux. C'est le contraire qui se produit et le film est fondé sur le postulat de « l'inexplicabilité » du drame auquel on va assister.

Après Michael Moore, qui en fit un documentaire dans *Bowling for Columbine*, Gus Van Sant revient sur la tragédie du carnage commis par deux adolescents, le 20 avril 1999, dans leur

collège à Littleton, dans le Colorado. En un quart d'heure, ces deux gamins tuent treize personnes, en blessent vingt-trois et se donnent la mort. Pourquoi ? Il n'y aura aucune réponse dans le film. Bien sûr, il y a des indices jetés ça et là : l'alcoolisme d'un père auquel son fils, qui réchappera au massacre d'ailleurs, doit interdire de conduire la voiture ; la démission des parents ; les petites vexations dont est victime l'un des deux garçons ; la bêtise d'un responsable de l'éducation ; la violence des jeux sur l'ordinateur ; et surtout la facilité à se procurer des armes qu'on vient livrer à domicile. Mais tout cela ne fournit ni bonnes ni mauvaises raisons pour une violence qui s'apparente à l'acte gratuit.

Le cinéaste laisse le spectateur démuné et tente simplement de redonner le climat quotidien d'adolescents américains moyens, avec les problèmes des filles, proches de l'anorexie dans la préoccupation de leur image, et la cruauté qui en découle, et les substituts du sport, de la photographie, de la télévision chez les garçons. Aucun des personnages, jeunes ou adultes, n'est plus attachant qu'un autre. L'absence de dialogues ou leur vacuité - qui atteint une ironie cinglante dans le débat « éducatif » sur homosexuels et hétérosexuels dans la société - aboutit à anesthésier le spectateur, qui, averti, se prépare à l'issue tragique, filmée sans ménagement.

Au-delà de la nouveauté du langage narratif, quelle position est induite de cette fiction documentaire ? Sans doute l'impossibilité de juger, l'inanité de l'analyse de cette folie meurtrière. Le malaise qui en découle ne peut satisfaire celui qui s'interroge sur la société des hommes.

G.-Th. B.

Littérature et sacré

Sept chemins, sept poètes

●●● **Marie-Luce Dayer**, Genève
Enseignante et conteuse

Les Conférences de l'Etoile à Paris ont lieu chaque année et ont permis à ce jour la publication de neuf ouvrages qui, d'une façon ou d'une autre, parlent de religion, de conscience, de quête de soi. La dernière parution traite des écrivains face à Dieu. Ce sont des agrégés de lettres, de philosophie, de théologie ou des journalistes qui les présentent.

Alain Houziaux, pasteur, dirige ces colloques ainsi que la collection *Lecture des religions*. Il pense que « le Dieu des écrivains et des poètes n'est ni un concept, ni une idée, ni même une lumière. Il est plutôt, pour certains, une atmosphère, pour d'autres, un songe, pour d'autres encore, une influence. Il n'est pas au ciel. Il serait plutôt dans les bas-fonds, dans les déserts et dans les visages. Pour certains, il est une Atlantide submergée, pour d'autres, une morsure, une cicatrice ou une plaie vive, pour d'autres, la clairière d'un silence, pour d'autres encore, un horizon. »

Et c'est vrai que poésie et spiritualité entretiennent des rapports très étroits. Platon disait déjà que l'inspiration divine était la source de la poésie du rhapsode. C'est cette inspiration, selon lui, qui donne au poète son statut prestigieux et parfois inquiétant. Ovide, lui, prétendait qu'« il y a un dieu en nous... et que c'est quand il nous agite que nous nous échauffons. » La Bible est la preuve même de la validité

de cette théorie de l'inspiration créatrice. L'Esprit anime les rédacteurs, parle à travers eux et leur insuffle la vérité qu'ils mettent en mots.

Dès la Renaissance, avec Ronsard, le poète se sait « habité » par Dieu - et se conçoit comme l'équivalent d'un prophète avec Agrippa d'Aubigné. Par contre, les classiques ont en quelque sorte limité la fonction du poète. Fonction qui réapparaît avec le romantisme. La poésie devient alors religieuse en son essence, reliant le monde profane au sacré chez Hugo, expérience spirituelle chez Vigny et Lamartine, nourriture chez Francis Ponge, épreuve chez Hölderlin ou Nerval.

Au XX^e siècle, le silence poétique s'aide de la musique pour se penser et advenir (Valéry, Nietzsche). Borgès, citant Oscar Wilde, rappelle que si le père des poètes - Homère - ne voit pas, c'est bien que la poésie n'a pas pour champ d'investigation le visible mais l'invisible. Elle est donc par définition spirituelle et c'est Claudel qui militera le plus en faveur d'une poésie spirituelle.

Le chantre de Dieu

Mais comment concilier les exigences de l'art et celles du sacré ? De Victor Hugo à Christian Bobin, sept poètes ont tenté l'expérience. Victor Hugo, qui ne

Sous la direction d'Alain Houziaux

Les écrivains face à Dieu. Hugo, Dostoïevski, Péguy, Saint-Exupéry, Simone Weil, Camus, Christian Bobin...

Editions In Press, Paris 2003, 196 p.

reçut aucune éducation religieuse et qui inventa de toute pièce sa légende d'une enfance façonnée, conditionnée ou endoctrinée par la « sombre domination cléricale », fut un inlassable chercheur de Dieu. Vers 18 ans, ce sont ses convictions politiques qui vont colorer ses premiers articles ou ses *Odes* d'une teinte nettement catholique. Au drame, qu'il qualifie de poésie complète, il assignera vers 25 ans le rôle d'exprimer la réalité humaine écartelée entre l'éphémère et l'éternel, le charnel et l'éthéré. Le poète, dit-il, se doit de maintenir vivace le message évangélique. « Si Dieu parle à voix basse à son âme, le poète doit amplifier le murmure divin pour que ses contemporains puissent l'entendre. » Il rejoint ainsi Platon, Ovide et Ronsard.

Même si officiellement il rompt à un certain moment avec l'Église - institu-

Dessin de Saint-Exupéry, hiver 1939-40.



tion, qu'il accuse de s'être vidée de son sens, il n'en demeure pas moins le chantre de Dieu et de ses vérités. « Bâter un pont géant sur des millions d'arches pour rejoindre Dieu, sombre étoile dans l'infini muet. » La foi religieuse est centrale dans son œuvre et dans sa pensée. « Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais », dit-il quelque part dans *Les Misérables*. La prière pour lui est un pont qui conduit vers le gouffre de lumière qui est Dieu. Pour Hugo, l'homme se souvient des cieux... du centre lumineux dont il est issu et qui, tel un aimant, l'attire. Dieu est derrière tout, dit-il encore. Tout cache Dieu mais tout est aimanté par Dieu.

Amour pour le Christ

Pour s'approcher de Dostoïevski, il faut se débarrasser des fausses images qu'on lui a accolées : celle d'être le représentant officiel du christianisme ou celle d'être un génie satanique.

Enfance morose à Moscou, il perd sa mère à 15 ans, commence des études d'ingénieur militaire, qu'il oublie pour se consacrer à des projets littéraires, lesquels lui valent quelques succès. Après, des années de bagne en Sibérie, mariage malheureux, liaisons passionnelles, veuvage, remariage, passion du jeu, dettes, errance, mort d'un enfant, pauvreté... Existence chaotique. Dostoïevski ne connaîtra la gloire que quelques mois avant sa mort.

Certains voient en lui un homme pitoyable que les vilénies attiraient... Il est vrai qu'on n'a cessé de l'identifier à ses personnages, la plupart assassins, fous, violeurs, menteurs, maladifs ou alcooliques. Était-il en réalité aimant et généreux jusqu'au sacrifice ou égoïste et vaniteux, incapable d'amitié sin-

cère ? A-t-il été noirci ou idéalisé ? On a fait de lui une figure d'humaniste tourné vers les humiliés et les offensés, mais il fait souvent montre de xénophobie ou de mépris... On a fait de lui un grand chrétien, mais son adhésion au christianisme n'est pas si simple.

Une chose est sûre, il a toujours considéré le Christ comme l'idéal de l'humanité mais n'est devenu pratiquant que dans les dernières années de sa vie. Il a brûlé de l'envie de croire mais c'est peut-être ce qui lui a été le plus difficile. Dans son dernier roman, il place tous ses espoirs de régénération spirituelle du monde en Aliocha, qui dit du Dieu fait homme « qu'il peut tout pardonner car il a versé son sang innocent pour tous et pour tout ».

La constante dans la vie de Dostoïevski, c'est son amour de la figure du Christ, à laquelle il sera fidèle de sa jeunesse à la fin de sa vie, et son Christ est devenu le Christ du peuple russe.

Humanisme et spiritualisme

Péguy, dont l'enfance fut pauvre, studieuse et sage, devient normalien, adhère au parti socialiste et, à 22 ans, se lance dans l'écriture. La solidarité sociale, son nouveau credo, lui fait renoncer au « vieux christianisme ». A Jeanne d'Arc, son héroïne, il prête ses propres sentiments, ses préoccupations religieuses et poétiques, d'une compassion infinie. Dans les *Cahiers de la Quinzaine*, qu'il parviendra à publier bon an mal an jusqu'à sa mort, il s'insurge contre toute compromission et proclame la révolution sociale à laquelle il faut joindre l'exigence des consciences. Car il est persuadé que la révolution du monde doit commencer par la révolution de nous-mêmes. Et

puis... tonnerre dans un ciel clair : il retrouve la foi... Il s'affirme catholique et va passer les dernières années de sa vie à se défendre contre une récupération par l'extrême droite française. Péguy, homme généreux à la fraîcheur juvénile, anticonformiste, marginal dans tous les camps, chrétien hors de l'Eglise, hérétique parmi les socialistes, est le chantre de l'espérance et de la liberté, toutes deux filles de la grâce.

Jeunesse chrétienne pour Saint-Exupéry. Certaines images des psaumes - comme celle de la soif - le hanteront toute sa vie. Pour lui, l'épreuve douloureuse conduit à l'apaisement, à la fécondation. La source, une fois entrevue, lui demeurera désirable à jamais et cela malgré les doutes qui l'éloigneront de Dieu. S'il continue à aimer la Bible, pour sa puissance de style, sa simplicité et sa poésie, il dénonce le ton arrogant des théologiens qui n'hésitent pas, dit-il, à condamner les incroyants.

Mais en lui, la nostalgie de Dieu est grande et il déplore la disparition des mystiques qui pourraient « faire naître l'amour dans les âmes arides ». Dieu est pour lui le « formateur de l'homme » et les hommes, devenus « fidèles d'une même Eglise dans une cité harmonieuse, communieraient au-delà du langage diviseur, des castes, des partis... ». Cette conception humaniste et spiritualiste imprègne toute son œuvre. Saint-Exupéry nous entraîne dans une marche ascensionnelle vers ce Dieu qui est à la fois soif et apaisement de cette soif mais qui, hélas, ne se laisse jamais atteindre.

Simone Weil, née juive dans un milieu bourgeois et agnostique, est attirée dès l'adolescence par le christianisme. Elève d'Alain, elle devient professeur de philosophie et choisit de vivre pen-

dant un an la condition ouvrière. Après ça, lors de voyages au Portugal et en Italie, l'attirance de Dieu se fait de plus en plus pressante. Pendant une semaine passée à Solesmes, elle confie que le Christ est descendu et l'a prise. Pourtant, elle ne se convertit pas officiellement au catholicisme. L'Eglise, ses dogmes et son histoire la rebutent. La foi, dit-elle, est un « secret entre Dieu et nous auquel nous-mêmes n'avons presque aucune part ».

Ardente, mystique, fascinée par la pureté, elle nourrit une immense attente de Dieu et a le sentiment d'avoir reçu de Lui un bienfait immérité. Elle meurt à Londres, à 34 ans, pendant la Deuxième Guerre mondiale, ayant passé sa vie adulte du côté des opprimés. Le vide et le silence qu'elle a ardemment cherchés ont comblé son cœur, son regard et ses sens.

Camus a affirmé un jour qu'il ne croyait pas en Dieu mais qu'il n'était pas athée pour autant : « J'ai le sens du sacré et je ne crois pas à la vie future. » Son âme mystique a pourtant désiré un objet pour sa ferveur et sa foi. D'où l'hymne païen à la beauté de Tipasa dans les *Noces*.

Dieu ?

avec

Albert Jacquard

Débat avec Philippe Baud,
contrepoint de Marc Faessler
animation, Raphaël Pasquier

Lundi 26 janvier 2004, 18h15
Uni Mail (Genève), auditoire R 80

Organisation :

Aumônerie protestante et catholique de
l'Université de Genève
Département de la formation
de l'Eglise catholique

S'il refuse Dieu, ce n'est pas qu'il refuse le sacré... Au contraire, il le situe à hauteur d'homme. Car pour Camus, beauté du monde et précarité de l'homme ont une dimension spirituelle et la révolte est le fondement de sa liberté. Pourtant, si sa mystique du bonheur est païenne, elle porte comme en équilibre des concepts judéo-chrétiens (la chute, le mal, la mort, la culpabilité, l'innocence, la nostalgie du royaume au milieu de l'exil).

La consolation

Christian Bobin apparaît sur la scène littéraire dans les années 80 et connaît très vite le succès. On le reçoit comme le poète de la lumière, de l'innocence, de l'enfance. Son livre *Le Très Bas* lui offre une sorte de consécration. On va, dès lors, dire de lui que sa poésie, c'est du Fra Angelico en mots. Elle conjugue solitude, lumière, espérance, amour, bonté, émerveillement et consolation. Elle devient une sorte de contemplation, une attention aux choses les plus humbles de la création, une relation intime au Christ.

La poésie, dit-il, est un asile pour Dieu ; « quand Dieu est chassé de partout, alors il Lui reste la poésie ». Le succès de Christian Bobin ne s'expliquerait-il pas parce que la poésie spirituelle assume aujourd'hui une fonction que les Eglises et les religions ne savent plus assumer : celle de la consolation ? Un autre poète avant lui disait déjà que le besoin de consolation demeurerait toujours inassouvi.

Sept poètes, sept éclats de diamants dans une quête ascensionnelle du fini vers l'infini.

M.-L. D.

Charles Maurras, l'indomptable

● ● ● **Gérard Joulié**, Lausanne

Il y avait autrefois des hommes qui aimaient leur pays d'un amour ardent, comme Tristan aimait Iseult. Ils venaient de droite, ils venaient de gauche. Ils étaient catholiques, royalistes, tous sortis du christianisme et républicains. Ils voulaient relever la France, comme on fait d'une femme tombée, la sauver, comme on fait d'une fille perdue, enfin l'illustrer. Ils se faisaient entre eux la guerre, mais c'était une grande guerre. Elle dura plus d'un siècle et demi.

Charles Maurras fut de ces combattants, et non des moindres. La III^e République eut sa fronde. Mais le prince était absent au rendez-vous, et la France une belle impossible à réveiller. Aussi la République n'eut-elle pas besoin de la poigne gantée de velours d'un grand cardinal vêtu d'écarlate pour triompher de ceux qui voulaient ramener la France à la monarchie par voie démonstrative.

Avec Barrès et Péguy, Maurras a chanté la geste française de la fin du XIX^e siècle, l'aventure spirituelle et mousquetaire d'un peuple à travers les champs de bataille du monde entier, les combats de rue des camelots du Roi, la grande querelle de l'affaire Dreyfus. Ce ne sont pas là de petites pages d'histoire qu'on tourne négligemment. Leur méditation fit passer le meilleur de cet effort immense et divers dans la réalité permanente de la pensée humaine. Aujourd'hui encore les oreilles nous bourdonnent de cette

ardente distribution de bonnes baffes et de bons horions, pour parler comme Jeanne la Lorraine.

Barrès d'abord restitua le culte du moi : son âpre travail d'excavation mit à nu la pierre de fondation de l'activité française : l'individu français. Puis il exhuma de lui-même les disciplines secrètes qui scellent à jamais la solidité de cet individu : la patrie.

Péguy, comme Jeanne, entendit plusieurs des voix contradictoires et concordantes qui composent la puissante variété de la tradition française. Il était parti d'un républicanisme à la Hugo et d'un socialisme à la Jaurès, pour aboutir à une conception mystique et chrétienne de la France, héritée de Bloy.

Enfin Maurras reprit avec la puissance des grands aveugles voyants la parole contrariante qui ne s'était jamais tue au cours du XIX^e siècle (De Maistre et Bonald la légèrent à Comte, à Taine, à Fustel de Coulanges et à Renan seconde manière. Bloy la reçut de Barbey, Gobineau tenta de la faire entendre à Tocqueville), encore toute bruisante de la clameur des ménades révolutionnaires.

Sclérose

Une double armure enferme l'œuvre de Charles Maurras : la première se nomme l'époque et tient aux contingences de la lutte quotidienne ; la seconde, il se l'imposa lui-même toute sa vie en

Charles Maurras,
Mes idées politiques,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2002, 316 p.

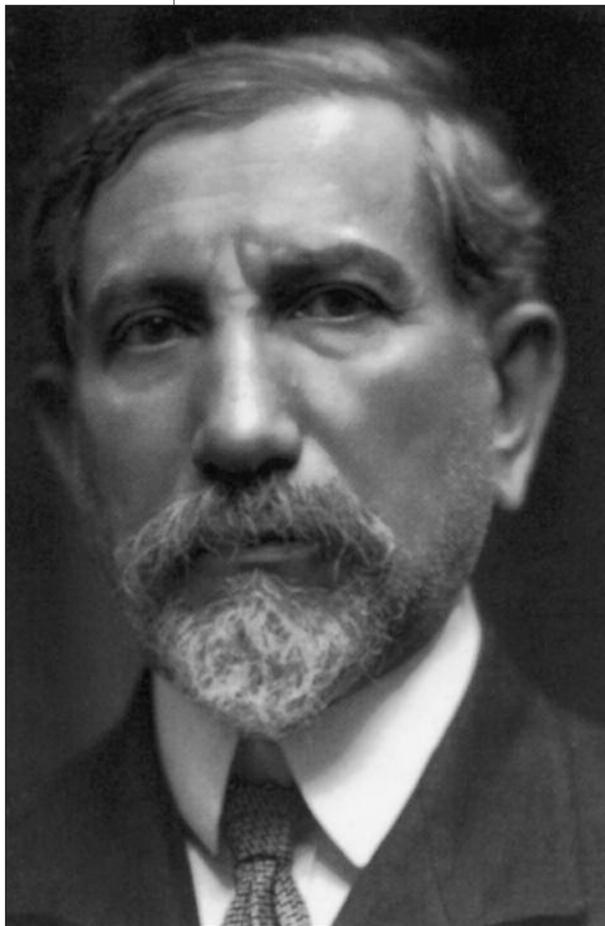
Charles Maurras,
L'avenir de l'intelligence,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2002.

Pierre Boutang,
Essais, coll. Dossiers H,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2001, 392 p.

employant son génie à fabriquer une doctrine au lieu de prendre d'assaut le palais Bourbon, comme l'eût souhaité un Bernanos et comme l'eût fait un cardinal de Retz.

D'autres philosophes avant lui s'étaient fixé un idéal comparable, mais aucun n'avait été contraint d'en suivre l'application quotidienne. Aucun n'avait connu cette bataille perpétuelle parmi les innombrables aspects d'un univers mouvant qui ressemblait plus au dédale du Minotaure qu'au temple des définitions justes ou au jardin des racines grecques, bataille à laquelle son génie combatif et procédurier finit par prendre tant de plaisir, qu'il en oublia

Charles Maurras.



presque le but que jeune homme il s'était fixé : abattre la République et le régime parlementaire, autrement dit le régime des partis qui avait déchiré la tunique sans couture de la France éternelle. Jusqu'à se contenter du programme de la Révolution nationale, mis en œuvre dans les circonstances que l'on sait par le vainqueur vieillissant de Verdun. Ce n'était évidemment pas là le jeune prince caracolant que voyait dans ses rêves l'éternel jeune homme Bernanos.

Il est clair que ses vingt mille articles et leurs éternelles controverses touchent inégalement, pour ne pas dire médiocrement, nos contemporains. C'est pourquoi *Mes idées politiques*, présenté sous la forme d'un dictionnaire contre-encyclopédique, nous paraît particulièrement bienvenu en un temps où les nations s'en vont tels des rats crevés au fil de l'eau de l'Histoire. Les nations qui furent pendant des siècles la pépinière de l'humanité ne sont plus aujourd'hui, mondialisation oblige, qu'un luxe qu'elle ne peut manifestement plus s'offrir.

Pour comprendre Maurras, son œuvre et sa carrière, il faut savoir qu'il est venu à la politique par dépit. Son cœur était ailleurs, il était dans les lettres. Il était plutôt fait pour disserter avec Anatole France, sous la treille de Racine, de Ronsard ou de Chénier. Car la littérature se mêle souvent aux jugements politiques de Maurras.

Le danger peut-être de cette imprégnation littéraire fut d'avoir fermé les yeux, l'âge et l'entêtement aidant, sur le monde enragé des années 40. Mais un vieillard ne peut tout voir, car ses adversaires restent à jamais ceux qu'il s'est choisis dans sa jeunesse. Croyant toujours ferrailer contre la Commune, il oublia que Hitler était à nos portes. Sourd aux cris de la cité, il continua à raisonner en philosophe

dans les jardins de l'Académie avec son cher Platon, son cher Virgile et son cher Dante. C'est ainsi que pendant l'Occupation, il continua de manier ses balances sans se rendre compte qu'elles étaient truquées et que son antisémitisme littéraire et félibre s'appelait ailleurs Auschwitz ou Dachau. Il est grave pour un politique d'ignorer son temps et de se tromper d'adversaire. Il est vrai que si l'époque avait retenu ses leçons, les choses auraient peut-être suivi un cours différent.

Bataille verbale

Quoiqu'il en soit, il est certain que le départ de sa destinée et les réflexions qui conduisirent ce petit Provençal anarchiste à un immense combat politique sont toutes d'un ordre intellectuel et sensible qui se rattache à la littérature. Tant il est vrai qu'en France, et jusqu'à peu, littérature et politique semblaient indissociables, même et surtout chez nos hommes politiques les plus éminents. Il y a eu d'abord chez Maurras une révolte contre le romantisme, assimilé à une maladie qui s'attaque à un corps sain. Maurras chercha donc à ménager un jardin à la française, au milieu de la forêt en feu de la philosophie allemande. Il lui fallait trouver une boussole. Cette boussole, il aurait pu la trouver dans le catholicisme si, comme Péguy ou Claudel, il avait eu la foi, mais il l'avait perdue tout jeune en perdant en partie l'ouïe, et si le catholicisme n'avait pas fait alliance avec ce que Maurras détestait précisément le plus au monde : le libéralisme, qu'il soit théologique ou politique. Un certain désordre, un certain laisser-aller, un certain vague à l'âme, nés de la Réforme et de la Révolution, bref, ce qu'il appelait des ferments de dissolution.

Il aurait pu, à une autre époque moins trouble, devenir un autre Goethe. Il aurait régné sans trop d'efforts dans un belvédère d'idées. Mais nous vivions dans un monde barbare qui avait oublié ses racines grecques et latines. Nous étions dans un monde où la philosophie s'était faite action, et action violente et révolutionnaire, dans un monde où l'action tirait la philosophie de son lit au petit jour pour la conduire devant un peloton d'exécution, et où la passion, la fureur et le désespoir poussaient la sagesse devant elles sur les routes chaotiques de l'exode et des camps de déportation. Nous étions pour tout dire dans le monde de Shakespeare et non dans celui de Racine pour lequel Maurras avait tant de goût. Ce monde-là, cette Europe à feu et à sang, c'est Céline qui a su les décrire.

Maurras se jeta donc à l'eau et nagea contre le courant en s'efforçant de remonter à la source dans une mer de soufre. Il rencontra au cours de sa navigation d'autres révoltés de son espèce, mais qui, plus jeunes que lui et plus sensibles aux réalités nouvelles, ne croyaient déjà plus à une restauration monarchique et proposaient des solutions extrêmes. Mais ces remèdes de cheval ne valent qu'un temps. Il faut bien revenir ensuite à quelque chose qui s'appelle la normale. C'est ainsi que l'infatigable lutteur devint l'ennemi numéro un d'une République qu'il n'avait combattue que verbalement. La bataille semblait lui importer plus que la victoire, ou craignait-il que ses idées une fois inscrites dans les faits n'en vinssent à s'altérer ? Alors pourquoi ne pas rester dans l'opposition quand la République est si bonne fille ?

« La France était la dame de ses pensées. »
(G. J.)

« La France est une personne. »
(Michelet)

« Un homme est désœuvré quand il n'a pas une grande guerre à mener. »
(G. J.)

« Les pères de famille sont les aventuriers du monde moderne. »
(Péguy)

« En coupant la tête
à Louis XVI, la
Révolution française a
décapité tous les pères
de famille et fait des
Français un peuple
d'orphelins. »
(Balzac)

« Il suffit, disait-il, d'un rien pour détruire. Il faut des siècles de patience, de labeur et d'effort pour créer. (La France était pour lui le fruit de ce labeur, l'œuvre de la sagesse royale, sa Minerve.) La croissance des sociétés est plus lente que celle de l'embryon et de l'enfant. Leur chute est relativement plus rapide que celle de l'être qui s'ouvre les veines ou se tue d'un coup de pistolet. Mais on peut ne pas mourir. » La France, depuis la Révolution, était devenue pour lui ce personnage de Dostoïevski qui joue son âme et sa vie à la roulette russe et qui est prêt à tout moment à s'ouvrir les veines pour la beauté débraillée du geste. Voilà les mots qui sont inscrits à chaque page d'une œuvre toute entière mobilisée contre les forces de destruction et les puissances de mort qu'il appelait démocratie, parlementarisme, romantisme ou révolution. Ne consentir à aucun abandon, garder intacte la tunique sans couture de la nation française, protéger, transmettre, sauver tout le capital humain, dompter les exigences égoïstes de l'individu, tout reporter au

bien général qui est le bien commun, sortir du subjectivisme et de l'idéalisme de la philosophie allemande, telle fut la tâche écrasante où se dépensa une ardeur surhumaine que l'amour et la volonté animaient.

Vue terrestre

Le remède que proposait Maurras, borné aux seuls horizons terrestres (mais le salut des Etats n'est que de ce monde, comme disait Richelieu), aux maux, aux désordres et aux misères de son temps et de son pays, était la restauration de la monarchie. Mais peut-on réchauffer une monarchie ? Il a manqué à Maurras un jeune et hardi prétendant, ainsi qu'un peuple prêt à l'accueillir ; autrement dit, une mystique monarchique, qui, dans un pays baptisé comme la France, ne pouvait être que chrétienne, c'est-à-dire catholique. Un Bloy, lui, voyait le mal si profond, qu'il n'attendait plus que le règne apocalyptique de l'Esprit.

Mais en attendant l'apocalypse, en attendant la venue non plus d'un prince terrestre, fût-il chrétien, mais du roi céleste, il faut bien remuer le sable, chasser les mouches et remettre à leur place savants et gens d'affaires. La France d'aujourd'hui n'est plus chrétienne, elle n'est plus cette Electre qui attend son Oreste (le Christ). Est-elle encore républicaine, c'est-à-dire romaine ? Est-elle encore cette personne à laquelle un Hugo et un Michelet vouaient tous leurs soins ? A-t-elle encore un corps et une âme immortelle ?

G. J.

À NOS ABONNÉ(E)S

Dons, abonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité, et nous vous en remercions chaleureusement. Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant connaître *choisir*, en incitant vos connaissances à s'y abonner ou en leur offrant :

un abonnement à *choisir*

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration de *choisir*,
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022/827 46 76.

L'Eglise au cœur du soupçon

... Albert Longchamp s.j.

Le christianisme serait en état de mort clinique. C'est du moins l'impression que l'on retire - sans doute de manière superficielle - des titres récents consacrés à... l'avenir des confessions chrétiennes en général, de l'Eglise catholique en particulier. A défaut d'une synthèse qui serait injuste ou partielle, tentons une invitation à la lecture.

La sociologue Danièle Hervieu-Léger évoque *la fin d'un monde* en parlant d'un catholicisme certes très franco-français. Le journaliste Henri Tincq lui fait écho dans une étude sur *Dieu en France*, portant en sous-titre une précision indispensable : *Mort et résurrection du catholicisme*. A ses yeux, le catholicisme français contemporain est devenu « un groupe de conviction et de pression parmi d'autres ». Le responsable de la rubrique « Religion » du quotidien *Le Monde* cite à ce propos la réflexion de Mgr Billé, archevêque de Lyon, peu avant sa mort : « Notre Eglise commence à peine son exode. »

Les chercheurs les plus réputés - ou les plus en vue -, comme Marcel Gauchet, se disent persuadés que les confessions chrétiennes ont perdu récemment, entre autres pour cause de scandales d'ordre sexuel, « la plus grande part de l'emprise sociale qu'elles conservaient en Europe » (revue *Recherches*). La religion, affirme Gauchet, « est une affaire de choix individuel, d'adhésion personnelle, de conviction intime ». Même son de cloche, si l'on ose dire,

chez Patrick Michel. Le sociologue constate que « l'évolution de nos sociétés contemporaines a conduit à une radicale individualisation du mode de croire ».

En dépit des études, des essais, des émissions télévisées, des débats passionnés que suscitent les religions, et malgré la curiosité nouvelle qu'elles suscitent, « il reste, affirme Patrick Michel, que l'indifférence prime sur l'intérêt ». Donc la religion se présente comme une « hantise », un reliquat têtue, voire dangereux, de la « violence légitimée ». Elle ne saurait plus s'imposer à la société contemporaine, ni même proposer la foi de manière trop voyante. Les soutanes, les sœurs à cornettes, les capucins gourmands et autres sornettes, c'est bon pour la pub et le folklore mais, du point de vue sociétal, nous avons là des images, des symboliques et une culture désuètes. Leur subsistance ne saurait être que soupçonnée. Si la religion n'est pas cantonnée à la zone privée, elle risque fort de menacer la paix civile en dérivant vers le fanatisme.

Le feu sous la cendre

Alors qu'au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, le catholicisme français, fouetté par les expériences de proximité avec le « peuple » (qu'on se souvienne de l'épopée des prêtres-

Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, Paris 2003, 336 p.

Henri Tincq, *Dieu en France. Mort et résurrection du catholicisme*, Calmann-Lévy, Paris 2003, 302 p.

Revue « *Recherches* », *Qu'est-ce que le religieux ? Religion et politique*, La Découverte, Paris, second semestre 2003, 448 p.

ouvriers), se lançait dans une vaste campagne de promotion missionnaire, il paraît aujourd'hui exténué, réduit à des cellules de survie. Les communautés nouvelles donnent le change ; elles ne modifient pas le cours inexorable de la sociologie religieuse. Selon Mgr Hippolyte Simon, cité par Hervieu-Léger, le christianisme est en passe « d'être expulsé de la culture ».

Certains observateurs et écrivains regrettent d'ailleurs cette situation. Marcel Gauchet estime que notre époque, « en train d'achever de liquider les vestiges d'organisation religieuse qui subsistaient parmi nous », provoque du même coup « la déshumanisation du monde » qui nous inquiète tous. Nous avons arraché aux dieux le pouvoir qu'ils exerçaient depuis des millénaires. Quelle victoire !

Mais le feu sacré couve sous la cendre. Avec le brio qu'on lui connaît, Régis Debray, le bouillant écrivain qui nous avait déjà donné *Dieu, un itinéraire* (Odile Jacob, Paris 2001), ouvrage remarquable sur les traits fondamentaux de l'homo religiosus, renouvelle sa performance. Cette fois en étudiant avec plus de précision les fonctions du religieux dans la société.

Il observe, par exemple, que les fidèles - toutes religions confondues - « tiennent beaucoup plus à leurs rites qu'à leurs dogmes ». Les écarts par rapport à la norme, à la coutume ou à la tradition sont chèrement payés. Car toucher au rituel est « mutilant ». Après Vatican II, la réforme liturgique a divisé les catholiques tandis que certaines audaces théologiques (telle la reconnaissance d'une part de vérité dans les autres religions) les ont tout juste inquiétés.

Quant au « gisement des communautés nouvelles », selon une savoureuse expression d'Henri Tincq, il est moins

un producteur de nouveautés théologiques originales, qu'une remontée aux sources. Le Renouveau charismatique s'est ancré - ou assagi - dans des communautés stables qui relient la prière intense et une certaine utopie sociale. Il attire, selon Tincq, tout un public de « fidèles classiques ou de militants aguerris, de soixante-huitards reconvertis ou de religieux regonflés par l'Esprit » !

Quand Dieu fait du bien !

Alors, dangereuses ou essouffées, les religions ? Nocives ou innocentes ? Ringard ou créatif le christianisme ? et capable, mieux qu'aucune autre société, de rebondir, de se renouveler, de s'adapter sans se renier ? Forcément, les avis divergent.

Noël Copin mise sur un Vatican II retrouvé. Du concile qu'il a suivi comme journaliste de *La Croix*, il retient notamment ces deux idées puissantes : « La vérité ne peut s'imposer que par la force de la vérité » et « la recherche de la vérité implique la liberté », y compris la liberté de conscience. La crédibilité de l'Église est à ce prix. Sans rien perdre de la transcendance de la foi, elle a reçu mission de partager « les joies et les espoirs » (*Gaudium et Spes*) du monde contemporain. Pour Noël Copin, le temps d'un nouveau concile s'approche. La basilique St-Pierre de Rome ne pourra plus l'accueillir pour cause de manque de place ? Et bien, « que l'on dresse à n'importe quel coin de la planète le plus grand chapiteau du monde ! »

Du côté des « recommençants » - ces chrétiens qui avaient tout laissé tomber et qui redécouvrent la richesse de leur religion - et chez les « nouveaux convertis », les témoignages sont

Régis Debray,
Le Feu sacré. Fonctions du religieux, Fayard, Paris 2003, 398 p.

Noël Copin,
Vatican II retrouvé, Desclée de Brouwer, Paris 2003, 182 p.

émouvants et... plutôt réconfortants. Alors que Dieu est souvent soupçonné de priver l'humanité de sa liberté et que le catholicisme, et plus encore le protestantisme, sont de méchants rabat-joie, des hommes, des femmes, souvent jeunes, découvrent un Dieu inédit, tout neuf, un « Dieu de liberté et de bonheur ».

Monique Hébrard est allée à la rencontre de ces catéchumènes sans passé rancunier, mais aussi sans repères, ni point d'ancrage dans la culture religieuse : « Leur priorité n'est donc pas de se libérer de carcans inexistantes pour eux, mais de trouver un sens à leur vie. » Dieu, qui paraît à certains si écrasant, est pour les néo-chrétiens une « présence aimante ». « Quand je me tourne vers Dieu, je me sens en sécurité », estime une catéchumène. Les jeunes chrétiens sont sensibles à l'environnement musical, architectural, relationnel de la religion. D'ailleurs, ils parlent plus de spiritualité que de religion. Une « ambiance » qui nourrit la spiritualité, qui se montre capable d'émouvoir, de « faire du bien », voilà qui paraît aussi important que le contenu de l'enseignement.

Tolérance plate

L'insistance sur l'environnement, sur l'adhésion personnelle à une croyance, le besoin de tolérance, de dialogue et d'échanges qui marque la génération actuelle, tout en donnant des signaux positifs, recèlent cependant des failles significatives.

Une enquête à propos de ces *Jeunes en quête de sens*, réalisée auprès des étudiants de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, est à cet égard fort instructive. La moitié de la population

interrogée juge que « toutes les religions se valent » ; 50 % des étudiants sont également d'accord avec le fait que « les religions sont dangereuses ». On aurait affaire ici à une « tolérance molle », à un manque de courage plutôt qu'à une preuve d'ouverture.

Le P. Henri Madelin, qui a lu cette enquête, parle d'une « tolérance plate » qui confine à l'indifférence ou au risque (à l'âge des « conversions » à l'absolu) d'orienter des jeunes vers des mouvements douteux et des gourous totalitaires. Ce n'est pas de ce côté qu'on trouvera une revitalisation de la foi chrétienne. Où donc aller la chercher ?

Il y a une piste à ne pas suivre : celle des intégrismes et des fondamentalismes, que dénonce Jean-Louis Schlegel. Son petit livre sur *La loi de Dieu contre la liberté des hommes* est tout à fait explicite. Qu'il s'agisse des islamistes ou des intégristes catholiques, la volonté est la même : constituer des sociétés à dominante religieuse unique.

En ce qui concerne les catholiques, la hantise du relativisme ou de la tolérance plate pousse les adeptes de l'in-

livres ouverts

Monique Hébrard,
Les nouveaux convertis. Enquête sur ces adultes qui demandent le baptême, Presses de la Renaissance, Paris 2003, 312 p.

Gabriel Ringlet (autour de), avec **Luc Albarello, Armand Beauduin et al.,**
Chemins de spiritualité. Jeunes en quête de sens, Desclée de Brouwer / Racine, Paris 2002, 170 p.

Jean-Louis Schlegel,
La loi de Dieu contre la liberté des hommes. Intégrismes et fondamentalismes, Seuil, Paris 2003, 142 p.

Vous lisez la revue *choisir* et vous voulez la conserver ?

Pour un rangement impeccable, commandez notre reliure (place pour une année de parution)
Prix : 15 fr.

Revue *choisir*, r. Jacques-Dalphin 18, 1227 Carouge, ☎ 022/827 46 76.

Jean Delumeau, *Guetter l'aurore. Un christianisme pour demain*, Grasset, Paris 2003, 284 p.

Jean Rigal, *L'Église en quête d'avenir. Réflexions et propositions pour des temps nouveaux*, Cerf, Paris 2003, 280 p.

tégrisme à rejoindre la formule du pape Léon XIII : « L'Église catholique est la seule religion véritable établie par Dieu. » Elle seule possède « la vérité absolue et immuable ». Il ne faut pas se faire d'illusions. Les disciples de Mgr Lefebvre ne sont qu'une poignée. Mais un certain esprit anti-moderniste flotte dans l'atmosphère catholique de ce début de siècle.

Dans ce climat quelque peu délétère, deux essais émergent du lot. Celui de Jean Delumeau d'abord, titré *Guetter l'aurore*. L'historien fut l'initiateur d'une interrogation qui fit grand bruit en 1978, lors de la parution de son livre *Le christianisme va-t-il mourir ?* (Hachette). La question se pose autrement aujourd'hui : « Le christianisme est-il devenu "archaïque" ? »

Tout en reprenant quelques aspects de ses réflexions antérieures, dont le refus de la « culpabilité héréditaire » qu'il croit lire dans la théologie classique du péché originel, Delumeau se rallie à l'optimisme d'un Paul Ricoeur pour qui, « si les religions ont un sens, c'est de libérer le fond de bonté des hommes ». Il est donc temps de ne pas rater les rendez-vous imminents : la réconciliation des Églises, la place des religions dans la mondialisation, le dialogue interreligieux. Le règne de Dieu ne se limite plus aux frontières culturelles d'un Occident dominateur et colonisateur. Il s'agit de prendre en compte les « expériences religieuses vécues dans les cultures d'Asie et d'ailleurs ». Ce que Régis Debray traduit en termes inimitables : « Les dieux ne se contentent plus de voyager, ils jettent leur passeport par-dessus les moulins » !

Le second ouvrage à signaler est signé par Jean Rigal. Ce prêtre du diocèse de Rodez, théologien renommé, voit surgir « un nouvel âge de la mission », qu'il conçoit désormais en termes de communication et non plus de propagande, et de dynamiques communautaires permettant une « unité plurielle » dans l'Église.

Inventer l'avenir

Pour Jean Rigal, les « pousses d'espérance » qui nous viennent des laïcs déboucheront sur un authentique partenariat entre ministres ordonnés (diacres, prêtres, évêques) et laïcs engagés. L'histoire de l'institution ecclésiale, lourde de conflits, de tensions et de divisions, « devrait nous mettre en garde contre des blocages archaïques ». Jean Rigal appelle de ses vœux une « radicale innovation du style du "vivre ensemble" des chrétiens ». Inventer l'avenir n'est pas renier le passé, mais le rendre fertile.

Tel est l'esprit qui devrait guider les audaces de demain, loin d'un christianisme du regret et du repli identitaire, dans une Église ouverte à faire avec les autres spiritualités « un chemin d'authenticité qui permette à chacun et à chacune de se poser d'une manière critique le problème de sa religion ».¹

A. L.

1 • Cardinal Carlo-Maria Martini, cité par Jean-Marie Guénois, *La Croix*, 4 décembre 2003, p. 26.

Commentaires de la Bible

● ● ● Joseph Hug s.j.

Le commentaire biblique pratiqué sous sa forme courante, avec la traduction qui suit le découpage du texte et une explication plus ou moins développée, demeure un instrument utile. Pierre Prigent, ancien professeur à Strasbourg et spécialiste de l'Apocalypse de saint Jean, commente ainsi *l'Épître aux Romains*, dans une série récente des éditions Labor et Fides, intitulée « Bible en face ». Prigent rappelle, dans l'introduction, qu'il avait été associé en 1964 au projet de la traduction œcuménique de la Bible, la future, célèbre *TOB*. Or celle-ci débuta par la lettre de Paul qui avait été au cœur des disputes de la Réforme, au XVI^e siècle. Le projet œcuménique réussit et marqua une date importante de l'histoire de l'œcuménisme en terres francophones. Sans être un spécialiste de cette lettre, comme le furent Pierre Bonnard, Franz Leenhardt et Stanislas Lyonnet, Prigent commente la *Lettre aux Romains* avec beaucoup de justesse et un style alerte, tout en restant assez succinct, ce qui est une qualité dans ce genre de livre. Ajoutons, dans la même collection, *l'Évangile de Marc*, commenté par Elian Cuvillier, professeur à Montpellier. La prédication a été de tout temps la forme la plus usuelle du commentaire. Au lieu de la totalité du texte, elle n'offre en revanche que les morceaux choisis par la liturgie des Églises. Sous le titre *Actualité de Marc*, Jean-Marc Babut, bibliste protestant au service de l'Alliance

biblique universelle, offre un parcours qui englobe presque la totalité du second Évangile, en lien avec des prédications de tradition protestante, donc assez longues et fouillées. Cinquante-neuf textes ou passages de Marc sont expliqués avec beaucoup d'à-propos, dans un langage très accessible.

Si les commentaires récents de saint Marc ne sont pas rares, l'Évangile de Luc en revanche est actuellement un peu le parent pauvre, sans doute à cause de sa longueur. Il y a bien sûr la magistrale œuvre de François Bovon, ancien professeur à Genève et actuellement professeur à l'Université de Harvard. Trois gros volumes de son commentaire sont déjà parus. Le dernier, présenté en 2001, va des paraboles de la miséricorde jusqu'à la parabole des mines. Le quatrième et dernier volume analysera la fin du ministère de Jésus à Jérusalem, ainsi que les récits de la passion et de la résurrection. Il est attendu pour 2006 !

Il sera très intéressant de suivre l'évolution des convictions lucaniennes de Bovon depuis son installation aux États-Unis, en 1993, dans un nouvel environnement de recherche.

Une remarque de l'avant-propos de 2001 dévoile l'orientation : « Luc n'a pas éradiqué de soi certains traits de son caractère, ni abandonné un contingent d'idées reçues. Sans le vouloir et probablement sans le pouvoir ni le remarquer,

Pierre Prigent,
L'Épître aux Romains,
col. Bible en face, Labor et Fides, Genève 2002, 190 p.

Elian Cuvillier,
L'Évangile de Marc,
col. Bible en face, Labor et Fides, Genève 2002, 328 p.

Jean-Marc Babut,
Actualité de Marc, Cerf,
Paris 2002, 342 p.

François Bovon,
L'Évangile selon saint Luc,
(1/11-9/50) + (9/51-14/35)
+ (15/1-19/27),
col. Commentaire du
Nouveau Testament,
Labor et Fides, Genève
1991, 1996, 2001, 514 p.,
494 p. et 272 p.

livres ouverts

l'évangéliste se présente dans son œuvre comme un être divisé, attaché tout à la fois au kérygme [c'est-à-dire à l'annonce de Jésus devenu Christ, Seigneur, Sauveur par sa résurrection] et aux opinions courantes, respectueux de l'éthique et de la coutume, de l'amour et du pouvoir de Dieu et du monde. Il aimerait, par exemple, faire une place aux femmes dans la communauté chrétienne. Il les laisse pourtant dans l'ombre au moment précis où il aborde la question des ministères dans l'Eglise et ne leur confère aucun pouvoir de direction dans le livre des *Actes des Apôtres*. »

Dans un autre registre, le Service biblique catholique *Evangile et Vie* publie une plaquette comportant le texte intégral de Luc (dans la traduction liturgique) avec un guide de lecture en marge. Chaque chapitre est suivi d'un petit questionnaire très simple qui permet l'appropriation du texte et facilite l'échange en groupe. Cet instrument rendra service à des groupes et à des personnes pour lire cet *Evangile*, qui est celui de la liturgie catholique des dimanches de l'année 2004.

Je signale encore dans la collection « Lire la Bible », *Une lecture de l'Épître aux Hébreux*, un texte du corpus paulinien, mais dont l'auteur est demeuré inconnu. Pierre Grelot, exégète bien

connu de Paris, « en fin de carrière » comme il l'écrit, propose une traduction et une lecture relativement brève de cette lettre ardue, sorte d'homélie qui apporte une réflexion importante sur le Christ, « notre grand prêtre », assez différente des autres écrits du Nouveau Testament. Grelot rendra sans doute de grands services pour aborder ou approfondir ce texte difficile, dont plusieurs passages sont lus dans la liturgie catholique.

Enfin, toujours dans la même collection, sous la direction de Daniel Marguerat, nous relevons une initiation à l'analyse narrative de la Bible à travers sept textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Rappelons que l'analyse narrative - dont l'ancêtre est le philosophe grec Aristote avec son traité de *La Poétique* - est une méthode de lecture du texte appliquée de plus en plus au texte biblique depuis une vingtaine d'années. Elle s'attache à la stratégie par laquelle l'auteur communique son message au lecteur. Ce qui est au premier plan dans la méthode narrative, c'est la manière de raconter l'histoire, sa mise en récit, et non pas l'histoire racontée.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'ode à l'amour du chapitre 13 de la première *Lettre de Paul aux Corinthiens*, dont la présentation est due à la plume de Corina Combet-Galland, professeur à la Faculté libre de théologie protestante de Paris. L'auteur y découvre l'intrigue amoureuse entre le « je » du sujet et « Agapê », personnification de l'amour. Combet-Galland renouvelle la lecture de ce texte célèbre.

J. H.

Pierre Grelot,
Une lecture de l'Épître aux Hébreux, col. Lire la Bible, Cerf, Paris 2003, 212 p.

Daniel Marguerat
(sous la direction de),
Quand la Bible se raconte, col. Lire la Bible, Cerf, Paris 2003, 212 p.

Ces livres peuvent être empruntés au **CEDOFOR** le Centre de documentation et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022/827 46 78
www.cedofor.ch

■ Théologie

Sous la direction de François Bousquet *Les grandes révolutions de la théologie moderne*

préface de Henri-Jérôme Gagey
Bayard, Paris 2003, 310 p.

En six traversées historiques, cet ouvrage brosse les mutations que l'Eglise catholique a vécues depuis un siècle, en particulier à partir de Vatican II. Jean-Michel Maldamé présente le face-à-face de l'Eglise et de la science au XX^e siècle, Charles Perrot l'épopée des sciences bibliques, Gilles Routhier et François Nault soulignent que ce fut un très grand siècle pour la théologie, Laurent Villemain dessine le parcours qui transforme une Eglise centralisée en une Eglise de communion, Paul De Clerck celui de la liturgie sous l'angle de la nouveauté de la tradition, Philippe Bordeyne et Dominique Greiner abordent les questions morales individuelles et sociales.

Une synthèse bien documentée et construite, de 1900 aux avancées considérables de Vatican II, mais aussi aux frilosités actuelles. Avec des perspectives intéressantes, en particulier sur les rapports avec les sciences et les sciences de la vie, et une volonté de ne pas masquer certains attermoissements - ainsi en morale sociale ou, plus généralement, face à la modernité. Mais une approche qui, nonobstant son incontestable richesse, reste très marquée par les catégories traditionnelles : bien peu sur les théologies de la libération et les théologies tiers-mondistes, un silence quasi-total sur les théologies féministes, à peine davantage sur les avancées œcuméniques. Il y a encore du travail en théologie pour donner à l'adjectif catholique - universel - sa pleine signification !

Monique Bondolfi-Masraff

Justin Taylor

D'où vient le christianisme ?

Cerf, Paris 2003, 164 p.

« Comment une secte juive marginale est-elle devenue une Eglise universelle ? » Telle est la question à laquelle tâche de répondre cet ouvrage. Quel message principal peut-on en tirer ? La nouveauté du christianisme n'est pas à rechercher d'abord dans l'ins-

tauration de rites particuliers, mais dans la nouvelle signification qu'ils obtiennent dans la mort et la résurrection de Jésus. Ainsi, par exemple, l'ablution n'est pas une nouveauté chrétienne. Déjà présente chez les Esséniens, elle revêt une signification proprement chrétienne dès lors que le symbolisme de l'eau représente tous les périls mortels, depuis le déluge, jusqu'à l'eau qui sortit du côté du Christ en croix. C'est alors que le baptême reçoit sa signification post-pascale : descendre dans les eaux pour mieux renaître à la vie nouvelle, sous l'action de l'Esprit. Ainsi de l'Eucharistie : le repas sacré n'est pas une nouveauté chrétienne ; mais marqué du sceau de la Résurrection, il se fait sacrement.

Outre les rites, l'ouvrage étudie d'autres aspects de la formation du christianisme, notamment la mission auprès du paganisme d'alors, ainsi que l'activité apostolique de Pierre et de Paul. L'accord entre ces derniers, conclut le livre, constitua d'ailleurs la naissance du christianisme au sens propre du terme. L'ouvrage, très fouillé et au style très universitaire, est à recommander auprès de lecteurs avertis.

Jean-Nicolas Revaz

■ Témoignages

Konrad Raiser

Une culture de vie

Transformer la globalisation et la violence
COE/Cerf, Genève/Paris 2003, 204 p.

Après deux mandats de secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, de 1993 à 2003, Konrad Raiser propose des réflexions pertinentes sur la globalisation qui caractérise notre époque. A coup sûr, les chrétiens sont appelés à relever ce défi œcuménique, notamment en exerçant un discernement qui soit à la mesure de la réalité mondiale. Nombre d'éléments présentés dans cet ouvrage figurent déjà dans des rapports destinés à l'Assemblée et au Comité central du COE. Toutefois, l'intérêt de cette approche, surtout après le lancement de la Décennie « Vaincre la violence », est de situer en profondeur la responsabilité des Eglises et de leurs fidèles.

Celles-ci et ceux-ci sont appelés, en effet, à revisiter l'histoire de leurs divisions afin de s'engager solidairement dans la construction présente de nos sociétés. Une

exclamation de l'un des pionniers de l'œcuménisme (Nathan Söderblom) donne le ton à cet ouvrage : « Quelle merveille que la chrétienté soit internationale ! »

Dans ce vaste contexte, se dégage en filigrane un authentique souci de formation morale et surtout d'un témoignage qui s'enracine dans la vie spirituelle, c'est-à-dire sous la conduite de l'Esprit Saint.

Louis Christiaens

Jean Hatzfeld
Une saison de machettes

Récits

Seuil, Paris 2003, 320 p.

Ce n'est pas la description de quelque moisson innocente, mais le massacre des Tutsis par les Hutus au Rwanda, en 1994. L'auteur donne la parole à quelques survivants, mais surtout aux exécutants de ce qui fut un véritable génocide et qu'il a retrouvés en prison dans l'attente de leur jugement : ils ont exécuté leurs victimes avec la machette dont ils se servaient pour des travaux aux champs.

Au début, ils disent tout ignorer, qu'ils n'ont rien vu. Mis en confiance, ils parlent. Ils avaient reçu l'ordre d'exécuter tout homme ou femme tutsi rencontré. Ceux qui ont épargné leur victime sont très rares.

Pour Hatzfeld, la différence entre une guerre et ses atrocités et un génocide consiste en ceci : la guerre tend à vaincre l'adversaire et à le réduire, si possible, à l'état de sujet ; le génocide entend anéantir l'adversaire. Les confidences des bourreaux hutus sont éloquentes. Tous les conflits de ce type sont « sans rémission ». On l'a vu avec Hitler, qui a tenté d'anéantir le peuple juif, en Inde, entre certains peuples qui se livrent une guerre sans merci, et en Afrique, avec le génocide rwandais.

Néanmoins, même très difficile, la voie de la réconciliation est possible. Elle demande le désarmement des cœurs, de part et d'autre, le rapprochement des anciens adversaires par la prière, la reconnaissance des torts réciproques. Avec leurs pasteurs, Hutus et Tutsis s'y sont engagés.

Raymond Bréchet

Raphaël Deillon

Des roses dans le sable

Journal d'un curé au Sahara

Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 136 p.

Événements tragiques et gestes quotidiens lumineux constituent la trame de cette tranche de vie en Algérie. L'accent est mis sur les aspects positifs, autant de « roses »... Anecdotes, témoignages, réflexions émergent des notes prises par Raphaël Deillon, Père Blanc, durant les 25 années qu'il a vécues au Sahara. Elles manifestent l'esprit de Jésus dans un contexte difficile. Une grandeur étonnante faite de simplicité et d'héroïsme et qui suscite notre admiration, secoue notre manière d'être et nous rend solidaires de l'âme de ce peuple.

Emouvante, la prise de position de Mgr Claverie, à Rome, au nom des évêques d'Algérie : « ...Si nous, chrétiens, ne sommes pas présents sur ces lieux de fracture, nous ne sommes plus chrétiens... L'Algérie aujourd'hui est brisée en deux. Pour nos huit religieux tués, il y a des dizaines de milliers de pères de famille, de jeunes garçons et filles algériens qui sont morts. Et nous, nous allons partir et rompre cette Alliance ? On n'a plus rien à donner, mais il y a encore nos vies ! »

Un climat d'audace évangélique rayonne tout au long de ces pages que l'on parcourt avec intérêt. Le Père Deillon, provincial des Pères Blancs à Fribourg, fait communier avec bonheur à l'existence de ce peuple laborieux et croyant.

Willy Vogelsanger

Marlène Tuininga

Femmes contre les guerres

Carnets d'une correspondante de paix

Desclée de Brouwer, Paris 2003, 190 p.

Correspondante de paix... peut-on imaginer un métier plus beau ? C'est le parti pris de Marlène Tuininga. Dans les nombreux pays qui font trop souvent la une des médias, elle va à la rencontre des artisanes de paix. Au Cambodge, Israël, Rwanda, Soudan, Bosnie, Russie et dans quelques autres pays dont nous entendons surtout parler lors d'actes de violence, voire de barbarie, elle nous fait découvrir des femmes qui n'acceptent pas la fatalité de la violence et de la guerre. Elles tentent d'agir avant le conflit, elles assument la survie de

la famille et de la société pendant les hostilités, tout en se voulant artisanes de paix. Selon un proverbe africain, « quand il y a un conflit, les femmes ou bien l'attisent ou bien l'apaisent ». Celles dont nous parle l'auteur font beaucoup plus qu'apaiser les conflits, elles cherchent à remédier aux causes pour prévenir une nouvelle explosion, sans hésiter à nommer les deux raisons majeures de la violence : la haine et la peur.

Sans misérabilisme, ni lamentation, nous voyons défilier toute une cohorte de femmes dynamiques, créatives, gaies, véritables bouffées d'espérance. Elles lancent un défi au malheur, à l'inexorable, convaincues que même dans la violence la plus extrême, il reste encore une lueur d'espoir et qu'il leur appartient de la préserver.

Qu'elles vivent en Europe, Asie, Amérique ou Afrique, elles ont en commun une énergie vitale et une ténacité remarquables. Mais aussi malheureusement une invisibilité tout aussi remarquable. Merci à Marlène Tuininga de prêter sa plume à ces femmes qui nous permettent de croire à un avenir moins désespérant.

Maryse Durrer

■ Littérature

Marek Halter

Tsippora

La Bible au féminin. T. II

Robert Laffont, Paris 2003, 272 p.

Entre le verset 21 du chapitre 2 de l'Exode où il est écrit : « Et Moïse accepta de s'établir près de cet homme (Jethro), qui lui donna Tsippora, sa fille », et le verset 2 du chapitre 18 : « Jethro, beau-père de Moïse, prit Tsippora, femme de Moïse - c'était après qu'elle eut été renvoyée... », il y a un grand « blanc » au sujet de l'épouse de Moïse, dont le « renvoi » n'est jamais mentionné. Or Moïse, entre les deux, a entendu l'appel de Dieu, est reparti en Egypte, a forcé Pharaon à laisser partir les Hébreux et a inauguré sa traversée au long cours dans le désert. Ce « blanc », ces « non-dits » sont exploités avec verve par Marek Halter dans ce roman savoureux où Tsippora incarne l'intelligence, l'amour et la ténacité pour que son mari accomplisse son destin.

N'y cherchez pas de réponses historiques

aux questions que mêmes les archéologues n'arrivent pas toujours à élucider. Les deux Pharaons dont il est question sont-ils Thoutmès I et II, comme l'affirme l'auteur ? Les sept filles de Jethro de la Bible ne sont plus que trois, nombre amplement suffisant pour entretenir les bisbilles !

En définitive, toutes les « broderies » mises autour de cette histoire sont là pour enflammer notre imagination et redonner à la femme une place plus enviée que dans le récit biblique. Et l'on ne peut regretter le merveilleux moment de plongée dans ce récit biblique, peut-être onirique mais bien ancré dans une terre autour de l'Horeb.

Marie-Thérèse Bouchardy

Françoise Buffat

La greffe miraculeuse

Slatkine, Genève 2003, 198 p.

La trame narrative de cette fiction est somme toute plutôt maigre. La greffe miraculeuse, troisième roman de Françoise Buffat, ex-journaliste bien connue sur la place de Genève, est pour son auteur un tremplin rêvé pour exposer ses opinions politiques. Avec une simplicité qui frôle le simplisme, ses héros (les membres d'une famille de banquiers genevois, au nom étrangement familial, « Paccard ») monologuent ou débattent de questions actuelles (mafia russe, drogue, insécurité, sans papiers, droits des homosexuels, fonds en déshérence, adhésion de la Suisse à l'ONU, etc.). Voilà Marc Paccard qui découvre l'existence d'une « cité satellite si mal famée que le taxi refuse d'y entrer ». Il y rencontre un éducateur de rue au nom arabe qui s'exclame : « Il y a un tel décalage entre la population et ces jeunes défavorisés ! »

Le reste du roman est du même acabit, même lorsque l'auteur aborde des questions porteuses de sens et d'intériorité, comme les religions, les identités culturelles ou familiales, les dons d'organes et la mort.

Lucienne Bittar

Georges Haldas

L'Orient intérieur*Carnets* 1998

L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 212 p.

Non, Monsieur Haldas, ce sentiment « de ne pas être reconnu dans ce que l'on est réellement » et qui engendre « une grande blessure », comme vous l'écriviez le 9 mai 1998, ne fait pas de vous un « exilé ». Car l'écriture multiplie le partage et vous permet d'atteindre ainsi la multitude des anonymes, dont je fais partie, qui cherchent l'essentiel à partir du quotidien.

Ce qui vous émeut, vous captive et vous intéresse ne laisse pas « la plupart, aujourd'hui, indifférents (17 avril) », tout au moins parmi celles et ceux qui se laissent interroger au fil des ans par vos *Carnets*. Vous touchez, dans ceux-ci, un *Orient intérieur* encore plus universel que celui qui irrigue vos racines dans la rencontre avec le Ressuscité. Dans l'attention au présent où « chaque instant est comme un grain de radium céleste (12 décembre) », dans le détachement « au-delà de tout malheur comme de tout bonheur (17 juin) », la voie est ouverte pour la réalisation intérieure, quelle que soit la saveur des spiritualités.

Sulivan, Zundel ou Maître Eckhart, en résonance desquels vous entrez, sont aussi ceux qui nous inspirent. L'« action de grâce » du 5 janvier est la source de l'Etat de poésie et de la Vie quand chacun part « de l'invisible pour revenir au visible (19 mai) ». Cette « solidarité dans l'invisible » nous transforme aussi en nomades vers nos croissances intérieures, vers la « lumière sans nom et vers la légèreté (6 mai) ». Scribe, continuez à partager ces « bulles montées des profondeurs » pour que nous nous abreuvions aussi à la Source « pour ne pas laisser mourir l'éternité (29 mai) ». Dans le silence, ce « réservoir pour la parole à venir », votre écriture est don. Et nous attendons avec impatience vos prochains *Carnets*. En attendant, nous laisserons résonner en nous cette fécondité. Vous avez raison : « C'est quand on ne cherche pas à agir sur les êtres qu'on les atteint le mieux (17 avril). »

Marie-Thérèse Bouchardy

Max Gallo**Cesar Imperator**

Editions X, Paris 2003, 454 p.

Inutile d'attendre dans cet ouvrage des découvertes fracassantes ou historiquement novatrices de la part d'un auteur qui n'a guère l'Antiquité pour terrain d'étude habituel et qui pratique la saga biographique plutôt que un genre littéraire et romanesque. D'autant que Jules César lui-même a déjà laissé à la postérité ce qu'il voulait que l'on sache de lui dans sa *Guerre des Gaules*. Adoptant un style sec, proche de celui du général romain, Max Gallo s'attache avant tout à nous montrer comment cet homme, persuadé que son destin ne pouvait qu'être béni des divinités de l'amour et de la victoire, a tout fait pour le réaliser, au prix finalement de sa propre vie, et à l'aide d'une intelligence et d'une obstination hors pair, doublées d'une vision politique et d'une analyse sans complaisance de l'âme humaine qui pourrait en remontrer aux plus désabusés.

Envisagé dans cette perspective, ce roman prend alors tout son intérêt et permet de découvrir un peu de ce qu'aurait vraisemblablement pu être la personnalité de celui qui achèvera de faire basculer la République dans l'Empire. On ne tiendra donc pas trop rigueur à l'éditeur d'avoir préféré la liste complète des écrits de Gallo à un minimum de bibliographie sur le sujet...

Chantal Renevey Fry

Abu el-Assal Riah, *Etranger de l'intérieur. La vie d'un Arabe israélien, palestinien, chrétien*. Labor et Fides, Genève 2003, 296 p.

Basset Lytta, *Culpabilité, paralysie du cœur. La guérison du paralysé (Luc 5, 17-26). Sentiment, ambivalence et dépassement de la culpabilité*. Labor et Fides, Genève 2003, 106 p.

Basset Lytta, *Paroles matinales. Derrière les mots convenus. Chroniques janvier-juin 2003*. Labor et Fides, Genève 2003, 100 p.

Bradel Philippe, *Prier 15 jours avec Jean-Emile Anizan, fondateur des Fils de la Charité*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 124 p.

*****Col.**, *Buisson Ardent. Le repentir. Le Sel de la terre*, Pully 2003, 112 p. [38764]

*****Col.**, *Charte œcuménique. Un rêve, un texte, une démarche des Eglises en Europe. Conseil des Conférences épiscopales d'Europe (CCEE), Conférence des Eglises d'Europe (KEK)*. Parole et Silence, Paris 2003, 168 p. [38758]

*****Col.**, *En ton amour je me confie. Méditer la Bible dans le silence, le partage et le chant*. Les Presses de Taizé, Taizé 2003, 142 p. [38802]

*****Col.**, *Mère Teresa. Reflets d'un visage ouvert aux plus pauvres*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 168 p. [38727]

Cornuz Jeanlouis, *Le Complexe de Laïos. Roman*. L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 242 p.

Couturier Paul, *Prière et unité chrétienne. Testament œcuménique*. Cerf, Paris 2003, 96 p.

Desthieux Monique, *La connaissance de Dieu au miroir de la foi et au miroir de la charité*. ARCCIS - Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles en Mauges 2003, 92 p.

Durand Jean-Louis, *Plus loin que l'azur*. Maison Rhodanienne de poésie, Agen 2003, 64 p.

Duret Daniel, *Mont-Blanc*. Olizane, Genève 2003, 80 p.

Fernand-Laurent Jean, *Que tous soient un... en sommes-nous proches ?* Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 208 p.

Habachi René, *Panorama de la pensée de Maurice Zundel*. Anne Sigier, Tourcoing 2003, 278 p.

Hovaguimian Théodore, Markowitz John C., *La psychothérapie interpersonnelle de la dépression*. Médecine et Hygiène, Chêne-Bourg 2002, 104 p.

Jeanrenaud Roland, *Paraboles à contre-jour*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 168 p.

Lamoth Frédéric, *La mort digne. Roman*. Bernard Campiche, Orbe 2003, 250 p.

Le Thorel-Daviot Pascale, *Picasso au fil des jours*. Buchet-Chastel, Paris 2003, 384 p.

Lubac Henri de, *Méditation sur l'Eglise*. Cerf, Paris 2003, pp. LXVI + 506.

Magnin Thierry, *Prêtre diocésain, une vocation et un métier d'avenir*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 184 p.

Martini Carlo Maria, *L'Eglise des Apôtres*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 60 p.

Odelys Bertrand, *Dharamsala, chroniques tibétaines*. Albin Michel, Paris 2003, 430 p.

Richard Bernadette, *Ondes de choc. E-mails de New York 2001*. L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 176 p.

Rigal Jean, *L'Eglise en quête d'avenir. Réflexions et propositions pour des temps nouveaux*. Cerf, Paris 2003, 280 p.

Righetti Nicolas, *Corée du Nord. Le dernier paradis*. Olizane, Genève 2003, sans pagination.

Rychner Michel, *Le divan de Konrad Lorenz. Une approche comparée du rite et du symbole chez Freud, Jung et Lorenz*. Georg, Chêne-Bourg 2003, 382 p.

Salina Henri, *A dire vrai. La joie de l'Espérance*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 96 p.

Schönborn Christoph, *L'icône du Christ. Fondements théologiques. Réédition*. Cerf, Paris 2003, 256 p.

Sesboué Bernard, *Jésus-Christ. L'Unique médiateur. Essai sur la rédemption et le salut*. Desclée, Paris 2003, 400 p.

La grande trahison

Entre les élections fédérales du 19 octobre et l'arrivée de Christoph Blocher au pouvoir, le 10 décembre, cet automne politique suisse, le plus passionnant depuis longtemps, aura été le théâtre d'un événement majeur : la grande trahison des radicaux, qui ont lâché leur vieille alliance avec la démocratie chrétienne pour se vendre, corps et âme, à l'UDC. C'est exactement cela qui s'est produit, et rien d'autre, il n'y a aucune raison de le dire autrement, de l'édulcorer, sauf à travestir la vérité, donc se renier soi-même comme observateur de la vie politique suisse.

Vu de loin, disons de Sirius, on peut se dire, qu'il n'y a, au fond, rien de bien grave dans ce renversement : dans toutes les démocraties du monde, les alliances se nouent et se défont, les mains se tendent puis se défilent, le jeu des masques ravit les spectateurs du carnaval politique. Mais contempler de Sirius n'a guère d'intérêt. Il faut se méfier des commentateurs soi-disant distants, décalés, se targuant de leur recul et de leur non-implication dans l'objet de leur discours. C'est, au contraire, en souffrant soi-même des événements, en pataugeant dans la glaise qu'on en parle le mieux. Pour se révolter de cette trahison radicale, historique, scélérate et surtout suicidaire, il faut peut-être

avoir, soi-même, nourri quelque affinité avec ce grand courant politique, fondateur de la Suisse moderne, matriciel de nos lois et de nos institutions, illustré, en un siècle et demi, par quelques-uns des plus grands hommes de notre Histoire : James Fazy à Genève, Henri Druoy dans le canton de Vaud, Jean-Pascal Delamuraz au plan fédéral.

Oui, il faut avoir éprouvé cette proximité pour sentir, aujourd'hui, toute l'ampleur de la trahison. Le mot n'est pas trop fort : faut-il rappeler ici les terribles cicatrices du Sonderbund, l'occupation, dès 1848, de la totalité de l'espace politique par les radicaux, l'éviction, pendant plus de quatre décennies, des conservateurs catholiques ? Faut-il rappeler la grande réconciliation de 1891, avec l'arrivée au Conseil fédéral du premier conservateur, le Lucernois Josef Zemp ? Ne faut-il pas dire, et redire, que le grand miracle de la politique suisse au XX^e siècle aura été le profond respect des plaies du Sonderbund, la construction de ce bel équilibre entre deux mouvements qui s'étaient, peu auparavant, si violemment combattus : le radicalisme laïque et républicain, issu des grandes valeurs de la Révolution française, et la vieille Suisse catholique, ancrée dans l'humus de notre Histoire, réveillée par Léon XIII et ses grandes missions sociales, bref ce qu'on appellera, plus tard, la démocratie chrétienne ? Ne venez pas me dire que ce

sont là des vieilleries : en politique, rien n'est vieux, rien n'est moderne ; tout se tient et se répète comme de vieilles forces tectoniques, toujours recommencées.

Lâcher la démocratie chrétienne pour se précipiter dans les bras de l'UDC (et se destiner, au demeurant, à n'en devenir que les lieutenants), c'est au fond, métaphoriquement, casser la vieille alliance, le vieil équilibre patiemment construit sur les décombres du Sonderbund. A terme, c'est donc mettre en péril, peut-être, la Suisse elle-même, ses réseaux de mutualité et de solidarité, sa discrète puissance de séduction dont parle si bien Denis de Rougemont. Et cela pour aller vers quoi ? Vers des antagonismes plus frontaux, la promesse de conflits sociaux, de mouvements de rue, l'arrogance d'une vraie droite dure, plus intéressée à la liberté du capital qu'à celle de ses citoyens. Il y a, dans cette nouvelle alliance entre l'aile Bahnhofstrasse des radicaux et l'UDC, quelque chose comme un pacte de glace entre le calvinisme bancaire, les théories sociologiques de Max Weber et la force conquérante des adeptes de Zwingli : une certaine Suisse, plus chaude, un peu plus faible peut-être aussi, est mise à l'écart. Ça ne restera pas sans conséquence.

L'Histoire, bien sûr, ne s'écrit pas à l'irréel du passé, mais on notera tout de même, avec pas mal d'amertume, que les 73 % des Suisses qui n'ont pas voté UDC le 19 octobre auraient pu être un peu mieux représentés au Conseil fédéral

que par l'alliance Merz-Blocher, qui, sans compter Couchepin (à moins que ce dernier ne nous réserve des surprises), tient davantage d'un comité de défense des intérêts patronaux que d'un gouvernement soucieux de l'intérêt de tous. Et la cause majeure de cette rupture d'équilibre, c'est le glissement des radicaux vers l'UDC. Quant à la démocratie chrétienne, aujourd'hui au plus bas, elle a, plus que jamais, son rôle à jouer dans notre théâtre politique. Justement parce qu'elle a perdu, qu'elle est minoritaire, qu'elle va passer par des années difficiles, devoir changer ses équipes dirigeantes, redéfinir son identité et ses priorités. En commençant, mais ça n'est qu'un conseil amical, à assumer avec un peu plus de courage une lettre « C » qui, loin d'être un boulet, est, tout au contraire, son honneur, sa fierté, sa griffe historique et spirituelle, sa chance de survie dans notre espace politique.

Pascal Décaillet

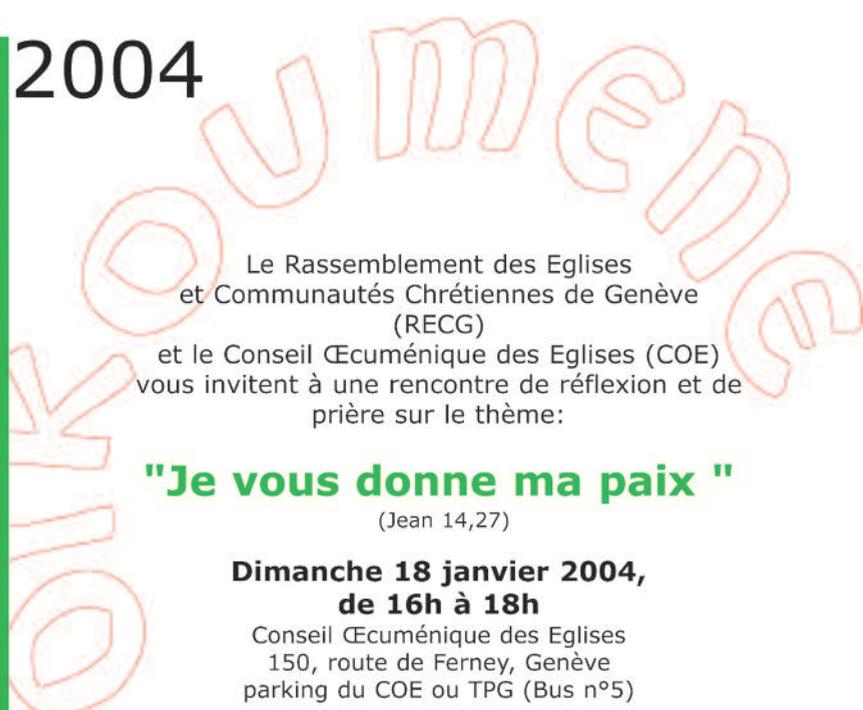


JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Semaine de Prière pour l'Unité des Chrétiens

2004



Le Rassemblement des Eglises
et Communautés Chrétiennes de Genève
(RECG)
et le Conseil Œcuménique des Eglises (COE)
vous invitent à une rencontre de réflexion et de
prière sur le thème:

"Je vous donne ma paix "

(Jean 14,27)

**Dimanche 18 janvier 2004,
de 16h à 18h**

Conseil Œcuménique des Eglises
150, route de Ferney, Genève
parking du COE ou TPG (Bus n°5)

15h: *Accueil, café, exposition*

16h: *Tables Rondes*

17h30: *Prière commune*

Dans l'esprit de la décennie lancée par le COE

"Vaincre la violence:

les églises en quête de réconciliation et de paix",

l'occasion est donnée aux Chrétiens de Genève de s'accueillir dans la
diversité de leurs traditions et de prier ensemble Celui qui est

"notre paix" (Ephésiens 2, 14).

